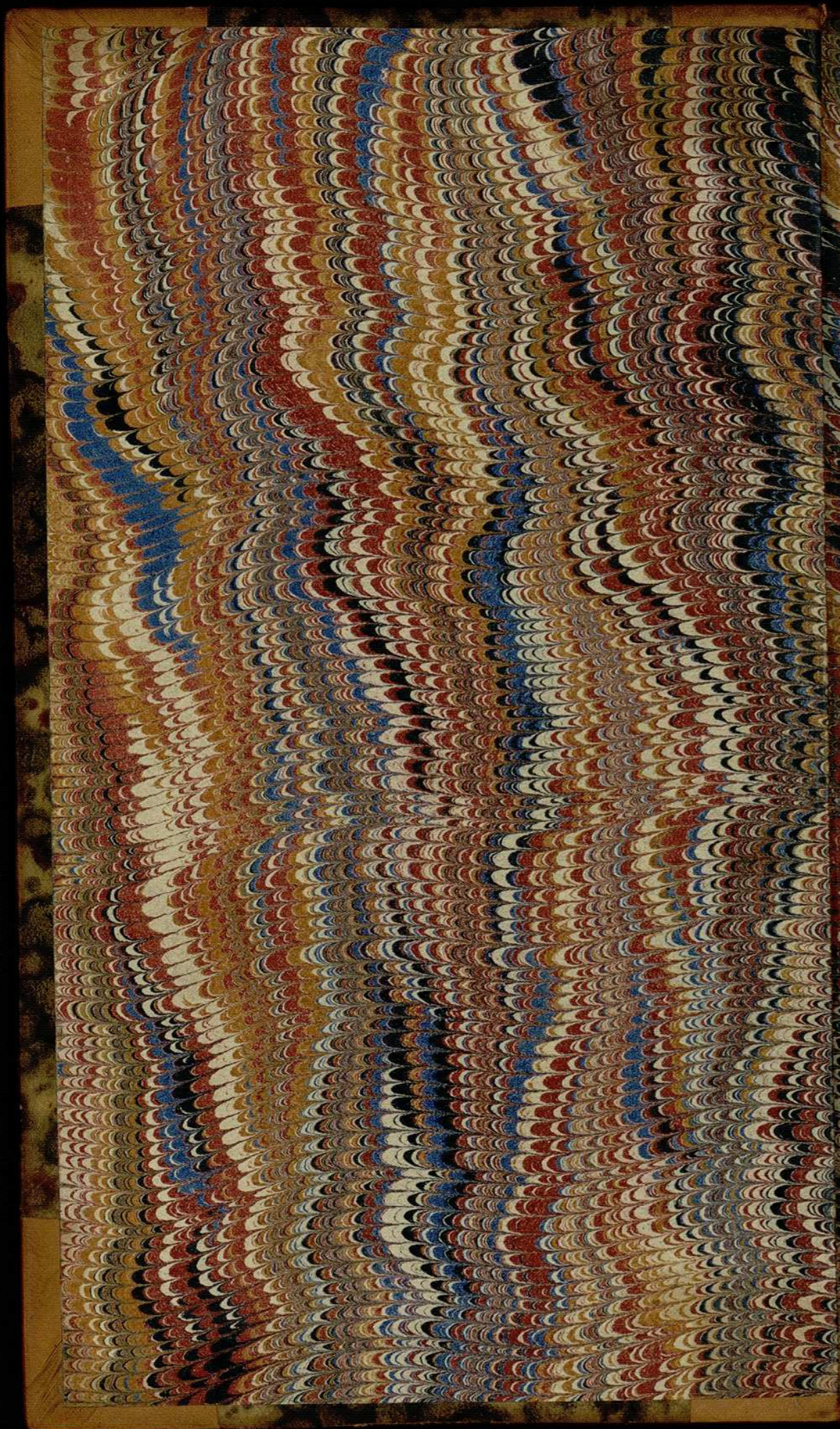
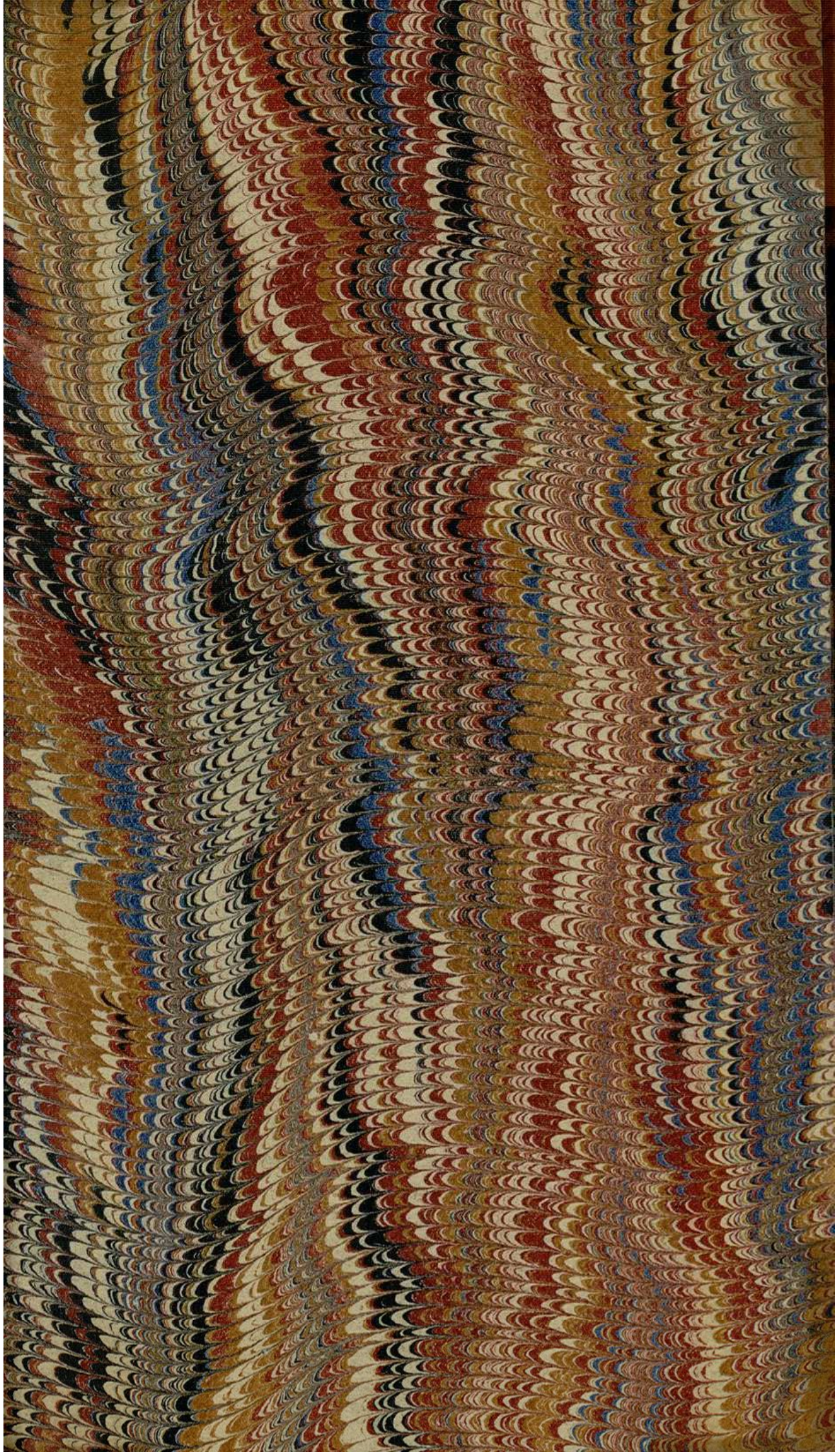
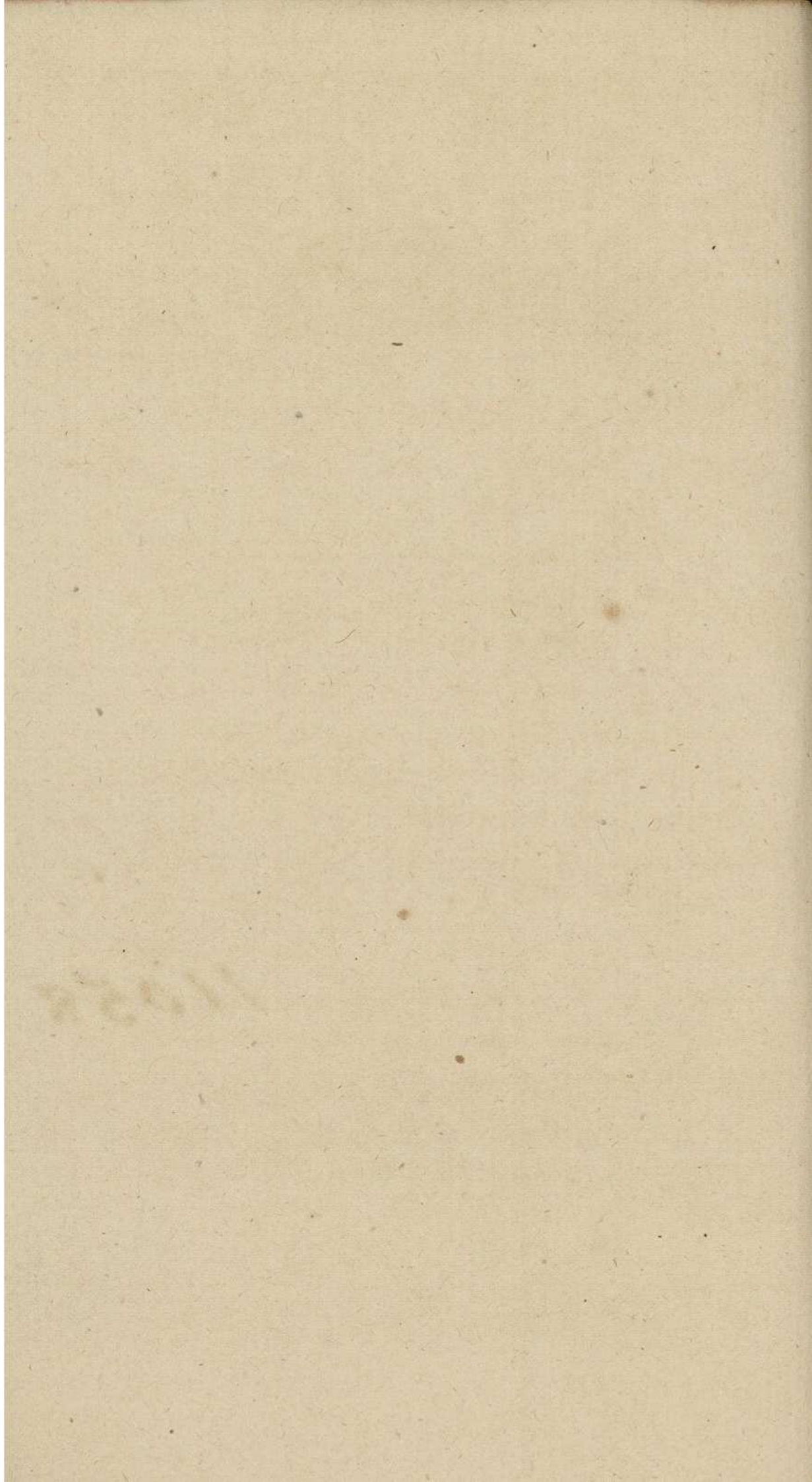
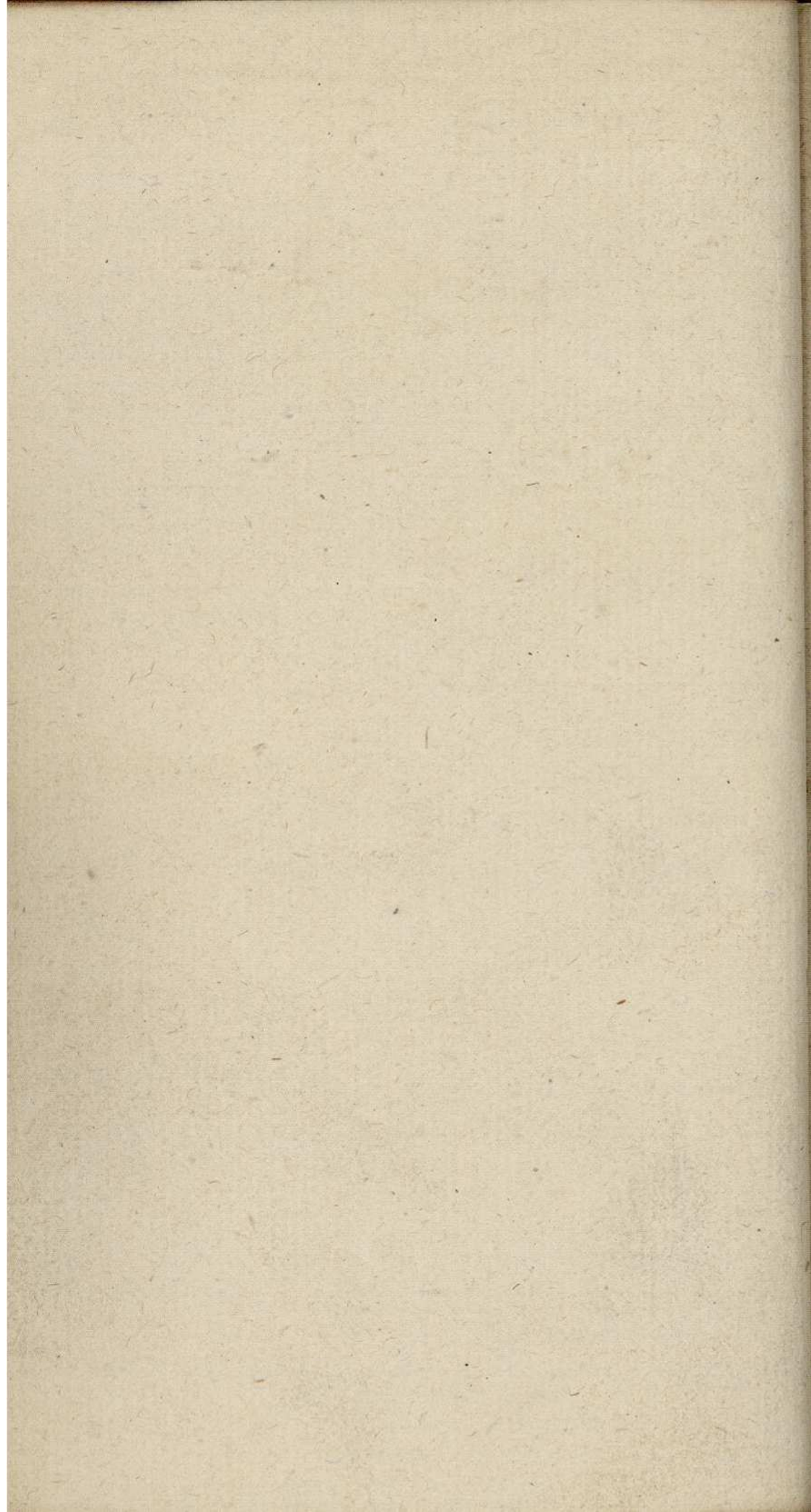


53









PSICHÉ,

TRAGÉDIE BALLET.

Par J. B. P. MOLIERE.



BIBLIOTHÈQUE
de

MR COUSIN

Sur l'Imprimé.

11058

A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur
le Second Perron de la S. Chapelle.

M. DC. LXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LE DUCHÉ

TRAGÉDIE BAILLET

PAR J. B. P. MOLIERE.



LIBRAIRIE

DE

1778

A. F. R. 12

CLAUDE BAILLET

le Second Baron de la S. Chapelle.

M. DC. LXXII.

PARIS



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.



ET Ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les Paroles qui s'y chantent en Musique, à la reserve de la Plaintes Italienne. M. Moliere a dressé le Plan de la Piece, & réglé la disposition, où il s'est plus attaché au beantez, & à la pompe du Spectacle, qu'à l'exacte regularité. Quant à la Versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entiere. Le Carnaval approchoit, & les Ordres pressans du Roy, qui se vouloit donner ce magnifique Divertissement plusieurs fois avant le Carême, l'ont mis dans la necessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le Premier Acte, la premiere Scene du Second, & la premiere du Troisième, dont les Vers soient de luy. M. Corneille a employé une quinzaine au reste; & par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.



ACTEURS

JUPITER.

VENUS

L'AMOUR.

ÆGIALE.

PHAENE. } Graces.

PSICHE.

LE ROY, Pere de Psiché.

AGLAURE,

CIDIPPE, } Sœurs de Psiché.

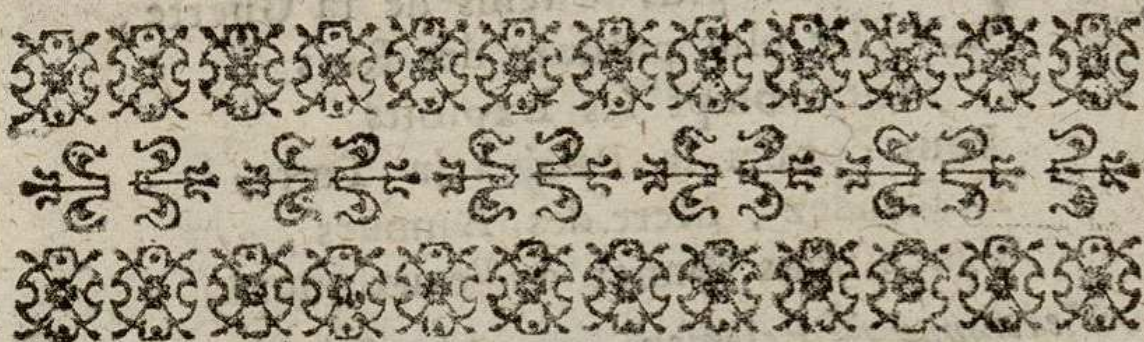
CLEOMENE,

AGENOR. } Princes Amans de Psiché.

LE ZEPHIRE,

LYCAS,

LE DIEU D'UN FLEUVE.



PSICHE,

TRAGÉDIE - BALLET.

PROLOGUE.



*A Scene represente sur le devant un
Lieu champêtre, & dans l'enfonce-
ment un Rocher percé à jour, à tra-
vers duquel on voit la Mer en éloi-
ment.*

*Flore paroît au milieu du Théâtre, accompa-
gnée de Vertumne Dieu des Arbres & des Fruits,
& de Palamon Dieu des Eaux. Chacun de
ces Dieux conduit une troupe de Divinitez: l'un
mene à sa suite des Dryades & des Sylvains; &
l'autre des Dieux, des Fleuves & des Naya-
des. Flore chante ce Recit pour inviter Venus à
descendre en Terre.*

P R O L O G U E.

C En'est plus le tems de la Guerre,
 Le plus puissant des Rois
 Interrompt ses Exploits
 Pour donner la Paix à la Terre.
 Descendez, Mere des Amours,
 Venez nous donner de beaux jours.

*Vertumne & Palemon, avec les Divinitez qui les
 accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, &
 chantent ces paroles.*

C H O E U R D E T O U T E S L E S
 Divinitez de la Terre & des Eaux.

*Composé de Flore, Nymphes, Palemon, Vertumne,
 Sylvains, Faunes, Dryades & Nayades.*

Nous goustons une Paix profonde,
 Les plus doux Jeux sont ici bas;
 On doit ce repos plein d'appas
 Au plus Grand Roy du Monde.
 Descendez; Mere des Amours,
 Venez nous donner de beaux jours.

*Il se fait en suite une Entrée de Ballet, composée de
 deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, & deux
 Nayades. Après laquelle, Vertumne & Palemon chan-
 tent ce Dialogue.*

V E R T U M N E.

Rendez-vous, Beutez cruelles,
 Soupirez à vôtre tour.

P A L Æ M O N.

Voicy la Reine des Belles,
Qui vient inspirer l'amour,

PROLOGUE.

VERTUMNE.

Un bel Objet toujours severe
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'est la beauté qui commence de plaire ;
Mais la douceur acheve de charmer.

Ils repetent ensemble ces derniers Vers ,

C'est la beauté qui commence de plaire ,
Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qn'Amour nous blesse,
Languissons , puis qu'il le faut.

PALÆMON.

Que sert un cœur sans tendresse ?
Est-il un plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel Objet toujours severe
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'est la beauté qui commence de plaire ,
Mais la douceur acheve de charmer.

Flore répond au Dialogue de Vertumne & de Palæmon , par ce Menuet ; & les autres Divinites , mènent leurs Dances

Est-on sage
Dans le bel âge ,
Est-on sage
De n'aimer pas ?
Que sans cesse
L'on se presse

De goûter les plaisirs ici bas ;
La sagesse

De la Jeunesse ,

C'est de sçavoir jouir de ses appas.

A.

PROLOGUE.

L'Amour charme.
Ceux qu'il defarme ;
L'Amour charme,
Cedons lui tous ,
Nôtre peine
Seroit vaine
De vouloir resister à ses coups ;
Quelque chaine
Qu'un Amant prenne ,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

*Vénus descend du Ciel dans une grande Machine
avec l'Amour son Fils , & deux petites Graces , nom-
mées Égiale & Phaéne , & les Divinitez de la Terre
& des Eaux recommencent de joindre toutes leurs voix,
& continuent par leurs Dances de luy témoigner la joye
qu'elles ressentent à son abord.*

CHOEUR - DE TOUTES LES Divinitez de la Terre & des Eaux.

Nous goûtons une Paix profonde ;
Les plus doux Jeux sont ici bas :
On doit ce repos plein d'appas
Au plus Grand Roi du Monde.
Descendez , Mere des Amours ,
Venez nous donner de beaux jours,

VENUS dans sa Machine.

Cessez, cessez pour moi tous vos châts d'allegresse
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas ,
Et l'hommage qu'icy vôtre bonté m'adresse
Doit être réservé pour de plus doux appas.

C'est une trop vielle methode
De me venir faire la Cour ;
Toutes les choses ont leur tour ,
Et Vénus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissans ,
Où l'on va porter les encens ;
Pfiché , Pfiché la Belle , aujourd'hui tient ma place.
Déjà tout l'Univers s'empresse à l'adorer ,
Et c'est trop que dans ma disgrâce
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites ,
A quitter mon parti tout s'est licencié ,
Et du nombreux amas de Graces favorites ,
Dont je traînois par tout les soins & l'amitié ,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites :

Qui m'accompagnent par pitié.

Souffrez que ces Demeures sombres
Prestent leur solitude aux troubles de mon cœur ,
Et me laissez parmi leur ombres
Cacher ma honte & ma douleur.

*Flore & les autres Deitez se retirent , & Vénus
avec sa Suite sort de sa Machine.*

Æ G I A L E.

Nous ne sçavons , Déesse , comment faire ,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler :

Nôtre respect veut se taire ,

Nôtre zèle veut parler.

V E N U S.

Parlez , mais si vos soins aspirent à me plaire ,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison ,

Et ne parlez de ma colere ,

Que pour dire que j'ai raison.

C'étoit-là , c'étoit là la plus sensible offence ,

Que ma Divinité pût jamais recevoir ;

P R O L O G U E.

Mais j'en aurai la vengeance ;
Si les Dieux ont du pouvoir.

P H A E N E.

Vous avez plus que nous de clarté , de sagesse ,
Pour juger qui peut être digne de vous :
Mais pour moi j'aurois crû qu'une grande Déesse
Devroit moins se mettre en courroux.

V E N U S.

Et c'est la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat , plus l'affront est sanglant ,
Et si je n'étois pas dans ce degré suprême ,
Le dépit de mon cœur seroit moins violent.
Moy la Fille du Dieu qui lance le Tonnerre ,
Mere du Dieu qui fait aimer ;
Moy les plus doux souhaits du Ciel & de la Terre ,
Et qui ne suis venuë au jour que pour charmer ;
Moi , qui par tout ce qui respire
Ai veu de tant de vœux encenser mes Autels ,
Et qui de la Beauté , par des droits immortels ,
Ai tenu de tout tems le souverain Empire ;
Moi , dont les yeux ont mis deux grandes Déeses
Au point de me ceder le prix de la plus belle ,
Je me voy ma victoire & mes droits disputez
Par une chetive Mortelle !

Le ridicule excès d'un folentêtement
Va jusqu'à m'opposer une petite Fille !
Sur ces traits & les miens j'effuirai constamment
Un temeraire jugement !

Et du haut des Cieux où je brille ,
J'entendrai prononcer aux Mortels prévenus ,
Elle est plus belle que Venus !

Æ G I A L E.

Voilà comme l'on fait , c'est le style des Hommes ,
Ils sont impertinent dans leurs comparaisons ,

PROLOGUE.

P H A E N E.

Ils ne sçauroient loüer dans le Siecle ou nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

V E N U S.

Ah que de ces trois mots la rigueur insolente

Vange bien Junon & Pallas,

Et console leurs cœurs de la gloire éclatante

Que la fameuse Pomme acquit à mes appas !

Je les voi s'applaudir de mon inquietude,

Affecter à toute heure un ris malicieux,

Et d'un fixe regard chercher avec étude

Ma confusion dans mes yeux.

Leur triomphante joie au fort d'un tel outrage,

Semble me venir dire, insultant mon courroux,

Vante, vante, Venus, les traits de ton visage,

Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous,

Mais par le jugement de tous

Une simple Mortelle a sur toi l'avantage.

Ah ! ce coup là m'acheve, il me perce le cœur,

Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales,

Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,

Que le plaisir de mes Rivaux.

Mon Fils, si j'eus jamais sur toi quelque credit,

Et si jamais je te fus chere,

Si tu portes un cœur à sentir le dépit

Qui trouble le cœur d'une Mere,

Qui si tendrement se cherir ;

Employe, employe ici l'effort de ta puissance

A soutenir mes interets,

Et fais à Piché par tes traits

Sentir les traits de ma vengeance,

Pour rendre son cœur malheureux,

Prens celui de tes traits le plus propre à me plaire,

Le plus empoisonné de ceux

P R O L O G U E.

Que tu lances dans ta colere
 Du plus bas, du plus vil, du plus affreux Mortel ;
 Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée ,
 Et qu'elle ait à souffrir le suplice cruel
 D'aimer & n'être point aimée.

L' A M O U R.

Dans le Mõde on n'entend que plaintes de l'Amour,
 On m'impute par tout mille fautes commises ,
 Et vous ne croiriez point le mal & les sottises
 Que l'on dit de moi chaque jour.
 Si pour servir vôtre colere...

V E N U S.

Va ne resiste point aux souhaits de ta Mere ,
 N'applique tes raisonnemens
 Qu'à chercher les plus prompts momens
 De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
 Parts , pour toute réponse à mes empressemens ,
 Et ne me revoi point que je ne sois vengée.

*L'Amour s'envole , & Vénus se retire
 avec les Graces.*

*La Scene est changée en une grande Ville , où l'on
 découvre des deux costez, des Palais & des Maisons
 de differens ordres d'Architecture.*





ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

AGLAURE , CIDIPPE.

AGLAURE.



L est des maux , ma Sœur , que le silence
aigrit ,

Laiſſons , laiſſons parler mon chagrin
& le vôtre ,

Et de nos cœurs l'un à l'autre

Exhalons le cuifant dépit :

Nous nous voyons Sœurs d'infortune ;

Et la vôtre & la mienne ont un ſi grand raport ,

Que nous pouvons mêler toutes les deux en une ,

Et dans nôtre juſte tranſport

Murmurer à plainte commune

Des cruantez de nôtre ſort.

Quelle fatalité ſecrete ,

Ma Sœur , ſoumet tout l'Univers

Aux attraits de nôtre Cadette ,

P S I C H É.

Et de tant de Princes divers
 Qu'en ces lieux la Fortune jette,
 N'en presente aucun à nos fers ?
 Quoi, voir de toutes parts pour lui rendre les armes,
 Les cœur se précipiter,
 Et passer devant nos charmes,
 Sans s'y vouloir arrêter ?
 Quel sort ont nos yeux en partage,
 Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
 De ne jouir d'aucun hommage,
 Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux,
 Dont le superbe avantage
 Fait triompher d'autres yeux ?
 Est-il pour nous, ma Sœur, de plus rude disgrâce,
 Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
 Et l'heureuse Psiché jouir avec audace
 D'une foule d'Amans attachez à ses pas ?

C I D I P P E.

Ah, ma Sœur, c'est un aventure
 A faire perdre la raison,
 Et tous les maux de la Nature,
 Ne sont rien en comparaison.

A G L A U R E.

Pour moi j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes,
 Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché,
 Côté un pareil malheur ma constance est sans armes,
 Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
 Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
 Et le triomphe de Psiché.
 La nuit il m'en repasse une idée éternelle
 Qui sur toute chose prévaut ;
 Rien ne me peut chasser cette image cruelle ;
 Et des qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
 Dans mon esprit aussi-tôt

TRAGÉDIE.

78

Quelque songe la rappelle ;
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma Sœur , voila mon martire ;
Dins vos discours je me voi ,
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui se passe en moy.

AGLAURE.

Mais encor , raisonnons un peu sur cette affaire ;
Quels charmes si puissans en elle sont épars ,
Et par où , dites-moy , du grand secret de plaire ,
L'honneur est il acquis à ses moindres regards ?

Que voit-on dans sa personne ,
Pour inspirer tant d'ardeurs ?

Quel droit de beauté luy donne
L'Empire de tous les cœurs ?

Elle a quelques attraits , quelque éclat de jeunesse ;
On en tombe d'accord , je n'en disconviens pas ;
Mais lui cede-t-on fort pour quelque peu d'ainesse ,
Et se voit-on sans appas ?

Est-on d'une figure à faire qu'on se raille ?
N'a-t-on point quelques traits , & quelques agrémés :
Quelque teint , quelques yeux , quelque air & quel-
que taille

A pouvoir dans nos fers jeter quelques Amans ?

Ma Sœur , faites-moi la grace

De me parler franchement :

Suis-je faite d'un air à votre jugement ,
Que mon mérite au sien doive ceder la place ,
Et dans quelque ajustement

Trouvez-vous qu'elle m'efface ?

CIDIPPE.

Qui , vous , ma Sœur ? nullement.
Hier à la Chasse , pres d'elle ,

Je vous regardai long temps ;
Et sans vous donner d'encens ,
Vous me parûtes plus belle.

Mais moi , dites ma Sœur , sans me vouloir flater ,
Sont-ce des visions que je me mets en tête :
Quand je me croi taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête ;

A G L A U R E.

Vous , m'a Sœur , vous avez sans nul déguisement ,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flâme ;
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'ame ,
Et je serois votre Amant ,
Si j'étois autre que Femme.

C I D I P P E.

D'où vient d'ocqu'on la voit l'emporter sur nous deux
Qu'à les premiers regards les cœurs rédent les armes
Et que d'aucun tribut de soupirs & de vœux
On ne fait honneur à nos charmes ?

A G L A U R E.

Toutes les Dames d'une voix
Trouvent ses attraits peu de chose ,
Et du nombre d'Amans qu'elle tient sous ses loix ,
Ma Sœur , j'ay découvert la cause.

C I D I P P E.

Pour moi je la devine , & l'on doit présumer
Qu'il faut que la-dessous soit caché du mystere :
Ce secret de tout enflâmer

N'est point de la Nature un effet ordinaire ,
L'Art de la Thessalie entre dans cette affaire ,
Et quelque main a sceu sans doute lui former
Un charme pour se faire aimer.

A G L A U R E.

Sur un plus fort appui ma croyance se fonde ;

Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps defaimé de rigueurs,
Des regards caressans que la bouche seconde,
Un souris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Nôtre gloire n'est plus aujourd'huy conservée;
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertez;
Qui par un digne essai d'illustres cruautez,
Vouloient voir d'un Amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil qui nous seyoit si bien,
On est bien descendu dans le Siecle où nous sommes,
Et l'on en est reduite à n'esperer plus rien,
A moins que l'on se jette à la tête des Hommes.

C I D I P P E.

Oùy; voilà le secret de l'affaire, & je voy
Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienseance,
Qu'aucun Amant, ma Sœur, à nous ne veut venir,
Et nous ne voulons trop soutenir
L'honneur de nôtre Sexe, & de nôtre naissance,
Les Hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
L'esper, plus que l'Amour, est ce qui les attire,
Et c'est par-là que Psiché nous ravir
Tous les Amans qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons nous au tems,
Abaissons-nous, ma Sœur à faire des avances,
Et ne ménageons plus de tristes bienseances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

A G L A U R E.

J'approuve la pensée, & nous avons matiere
D'en faire l'épreuve premiere
Aux deux Princes qui sont les derniers arrivez.
Ils sont charmans, ma Sœur, & leur personne entiere

Me... Les avez-vous observez ?

C I D I P P E.

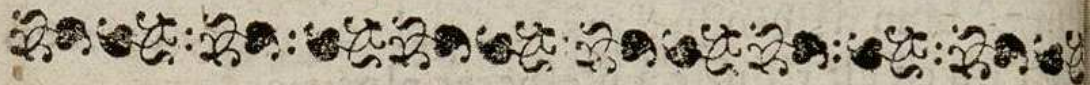
Ah, ma Sœur, ils sont faits tous d'eux d'une manière
Que mon ame... Ce sont deux Princes achevez.

A G L A U R E.

Je trouve qu'en pourroit rechercher leur tendresse
Sans se faire deshonneur.

C I D I P P E.

Je trouve que sans honte une belle Princesse
Leur pourroit donner son cœur.



S C E N E II.

C L E O M E N E , A G E N O R ,
A G L A U R E , C I D I P P E.

A G L A U R E.

L Es voicy tous deux , & j'admire
Leur air & leur ajustement.

C I D I P P E.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

A G L A U R E.

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsi
Prenez-vous l'épouvente en nous voyant paroître ?

C L E O M E N E,

On nous faisoit croire qu'icy
La Princesse Psiché, Madame, pourroit être.

A G L A U R E.

Tous ces lieux n'ont-il rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornez de sa présence ?

A G E N O R.

Les lieux peuvent avoir des charmes assez doux ?
Mais nous cherchons Pſiché dans nôtre impatience.

C I D I P P E.

Quelque chose de bien preſſant
Vous doit à la chercher pouſſer tous deux ſans doute.

C L E O M E N E.

Le motif eſt aſſez puiffant,
Puis que nôtre fortune enfin en dépend toute.

A G L A U R E.

Ce ſeroit trop à nous, que de nous informer
Du ſecret que ces mots nous peuvent enfermer.

C L E O M E N E.

Nous ne pretendons point en faire de miſtere ;
Auſſi bien malgré nous paroitroit-il au jour,
Et le ſecret ne dure guere.

Madame, quand c'eſt de l'amour.

C I D I P P E.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Pſiché tous deux.

A G E N O R.

Tous deux ſoumis à ſon empire
Nous allons de conſert lui découvrir nos feux.

A G L A U R E.

C'eſt une nouveauté ſans doute aſſez bizarre,
Que deux Rivaux ſi bien unis.

C L E O M E N E.

Il eſt vray que la choſe eſt rare,
Mais non pas impoſſible à deux parfaits Amis.

C I D I P P E.

Eſt-ce que dans ces lieux il n'eſt qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à ſeparer vos vœux ?

A G L A U R E.

Parmi l'éclat du ſang, vos yeux n'ont-ils veu qu'elle

A pouvoir mériter vos feux ?

C L E O M E N E.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflâme ?

Choisit-on qui l'on veut aimer ?

Et pour donner toute son ame ,

Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

A G E N O R.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire ,

On suit dans une telle ardeur

Quelque chose qui nous attire ,

Et lors que l'Amour touche un cœur ,

On n'a point de raisons à dire.

A G L A U R E.

En vérité je plains les fâcheux embarras

Où je voi que vos cœurs se mettent ;

Vous aimez un Objet dont les rians appas

Mêleront des chagrins à l'espérance qu'ils vous jettent ,

Et son cœur ne vous tiendra pas

Tout ce que ses yeux vous promettent.

C I D I P P E.

L'espérance qui vous appelle au rang de ses Amans

Trouvera du mécontentement aux douceurs qu'elle étale ;

Et c'est pour effuyer de très fâcheux momens ,

Que les soudains retours de son ame inégale.

A G L A U R E :

Un clair discernement de ce que vous valez

Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide ,

Et vous pouvez trouver tous deux , si vous voulez ,

Avec autant d'attraits , une ame plus solide.

C I D I P P E.

Par un choix plus doux de moitié

Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié ,

Et l'on voit en vous deux un mérite si rare ,

Qu'un tendre avis veut bien prévenir par pitié.

Ce que vôtre cœur se prepare.

CLEOMENE.

Cet avis genereux fait pour nous éclater

Des bontez qui nous touchent l'ame ;

Mais le Ciel nous reduit à ce malheur , Madame ,

De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Vôtre illustre pitié veut en vain nous distraire

D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;

Ce que nôtre amitié , Madame , n'a pas fait ,

Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psiché . . . La voicy.



SCENE III.

PSICHE', CIDIPPE, AGLAURE,

CLEOMENE, AGENOR.

VENEZ jouir , ma Sœur , de ce qu'on vous aprête

AGLAURÉ.

Preparez vos attraits à recevoir icy

Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces Princes ont tous deux si bien senty vos coups ,

Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSICHE'.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous

Je ne me croyois pas la cause ,

Et j'aurois crû toute autre chose

En les voyant perler à vous.

A G L A U R E.

N'ayant ny beauté, ny naissance
A pouvoir meriter leur amour & leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confiance.

C L E O M E N E.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Est sans doute, Madame, un aveu temeraire,
Mais tant de cœur pres du trépas,
Sont par de tels aveus forcez à vous déplaire,
Que vous êtes reduite à ne les punir pas
Des foudres de vôtre colere.

Vous voyez en nous deux Amis,
Qu'un doux raport d'humeurs sçeu joindre dès l'enfance
Et ces tendres liens se sont veus affermis (fance)
Par cent combats d'estime & de reconnoissance.
Du Destin ennemy les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort & l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats, de mutuels offices
Ont de nôtre amitié signalé les beaux nœuds :
Mais à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'Amour.
Oüy, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux Loix qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux;
Elle vient d'une douce & pleine déference
Remettre à vôtre choix le succès de nos feux,
Et pour donner un poids à nôtre concurrence,
Qui des raisons d'Etat entraine la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre sans répugnance
D'unis nos deux Etats au sort du plus heureux.

Oùy, de ces deux Etats, Madame,
Que sous vôtre heureux choix nous nous ofrons d'unir
Nous voulons faire à nôtre flamme
Un secours pour vous obtenir
Ce que pour ce bonheur ? pres du Roy vôtre Pere
Nous nous sacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux,
Et c'est au plus heureux à faire un don nécessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

P S I C H E.

(yeux
Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes
De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fiere,
Et vous me le parez tous deux d'une maniere,
Qu'on ne peut offrir qui soit plus precieux.
Vos feux; vôtre amitié, vôtre vertu suprême,
Tout me releve en vous l'offre de vôtre foy,
Et j'i vois un merite à s'opposer luy-même
A ce que vous voulez de moi.

Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je defere
Pour entrer sous de tels liens
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un Pere.
Et mes Sœurs ont des droits qui vont devât les miens
Mais si l'on me rendoit sur mes vœux absoluë,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime entre vous suspenduë,
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.

A l'ardeur de vôtre poursuite
Je répondrois assez de mes vœux le plus doux.

Mais c'est parmi tant de merite
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un
coup pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gênée.

A l'effort de vôtre amitié ,
Et j'y vois l'un de vous prendre une Destinée

A me faire trop de pitié.

Où , Princes , à tous ceux dont l'amour suit le vôtre
Je vous préférerois tous deux avec ardeur ;

Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.

A celui que je choisirois ,
Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice ,
Et je m'imputerois à barbare injustice ,

Le tort qu'à l'autre je ferois.

Où , tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame

Pour en faire aucun malheureux ,
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flâme

Le moyen d'être heureux tous deux.

Si vôtre cœur me confidère
Assez pour me souffrir de disposer de vous ,

J'ay deux Sœurs capables de plaire ,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux ;
Et l'amitié me rend leur personne assez chère ,

Pour vous souhaiter leurs Epoux.

C L E O M E N E .

Un cœur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir , hélas ,
D'être donné par ce qu'il aime !

Sur nos deux cœurs , Madame , à vos divins appas

Nous donnons un pouvoir suprême ,

Disposez-en pour le trépas ,

Mais pour une autre que vous même
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

A G E N O R .

Aux Princesses , Madame , on feroit trop d'outrage ,
Et c'est pour leurs attraits un indigne partage ,

Que les restes d'une autre ardeur.

T R A G E D I E

Il faut d'un premier feu la pureté fidelle,
 Pour aspirer à cet honneur
 Où vôtre bonté nous appelle,
 Et chacune merite un cœur
 qui n'ait soupiré que pour elle.

A G L A U R E.

Il me semble, sans nul courroux,
 Qu'avant que de vous en defendre,
 Princes, vous deviez bien attendre
 Qu'on se fut expliqué sur vous.

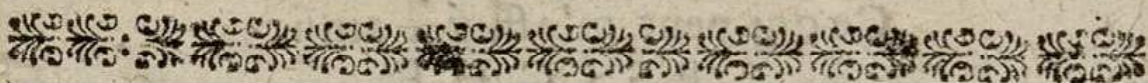
Nous croyez vous un cœur si facile & si tendre ?
 Et lors qu'on parle ici de vous donner à nous,
 Sçavez-vous si l'on veut vous prendre ?

C I D I P P E.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens
 Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
 Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre merite
 La conquête de ses Amans.

P S I C H E.

J'ai crû pour vous, mes Sœurs, une gloire assez grâde,
 Si la possession d'un merite si haut...



S C E N E I V.

L Y C A S . P S I C H E' , A G L A U R E ,
 C I D I P P E , C L E O M E N E , A G E N O R .

A H ; M a d a m e !

P S I C H E'.

Q u' a s - t u ?

P S I C H E'.

L Y C A S.

Le Roy..

P S I C H E'.

Quoy ?

L Y C A S.

Vous demande

P S I C H E'.

De ce trouble si grand , que faut-il que j'attende

P Y C A S.

Vous ne le sçavez que trop tost.

P S I C H E'.

Hélas ! que pour le Roi tu me donne à craindre

L Y C A S.

Ne craignez que pour vous , c'est vous que l'on doit
plaindre.

P S I C H E'.

C'est pour loüer le Ciel , & me voir hors d'effroi
De sçavoir que je n'aye à craindre que pour moy ,
Mais apren-moy , Lycas , le sujet qui te touche.

L Y C A S.

Souffrez que j'obéisse à qui m'envoye icy ,
Madame , & qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

P S I C H E'.

Allons sçavoir surquoi l'on craint tant ma foiblesse





SCÈNE V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

S I ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu ,
 Dy nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.
 LYCAS.

Helas ! ce grand malheur dans la Cour répandu ,
 Voyez-le vous même , Princesse ,
 Dans l'Oracle qu'au Roi les Destins ont rendu.
 Voicy ses propres mots , que la douleur , Madame ,
 A gravez au font de mon ame.

*Que l'on ne pense nullement
 A vouloir de Psiché conclure l'Hymenée ;
 Mais qu'au sommet d'un Mont elle soit promptement
 En pompe funebre menée ,
 Et que de tous abandonnée ,
 Pour Epoux elle attende en ces lieux constamment
 Un Monstre dont on a la veüe empoisonnée ,
 Un serpent qui répand son venin en tous lieux ,
 Et trouble dans sa rage & la Terre & les Cieux.*

Après un arrêt si sévere.
 Je vous quitte , & vous laisse à juger entre vous ,
 Si par de plus cruels & plus sensibles coups
 Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colere.



S C E N E V I.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

MA Sœur que sentez vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psiché par les Destins plongée

AGLAURE.

Mais vous , que sentez-vous , ma Sœur

CIDIPPE.

A ne vous point mentir , je sens que dans mon cœur
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi , je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joye.

Allons , le Destin nous envoie

Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

PREMIER INTERMEDE.

LA Scene est changée en des Rochers affreux , &
fait voir en éloignement une Grotte effroyable.

C'est dans ce Desert que Psiché doit être exposée
pour obeit à l'Oracle. Une troupe de Personnes affli-
gées y viennent déployer sa disgrâce. Une partie de cer-
te Troupe desolée témoigne sa pitié par des Plaintes tou-
chantes , & par des Concerts lugubres ; & l'autre expri-
me sa desolation par une Dance pleine de toutes les man-
ques du plus violent desespoir.

PLAINTES EN ITALIEN,

chantées par une Femme desolée,
& deux Hommes affligés.

Femme desolée.

D Eh , piangete al pianto meo
Sassi duri , antiche selve ,
Lagrimate fonti , e belve ,
D'un bel volto il fato rio.

1. Homme affligé.

Ahi dolore !

2. Homme affligé.

Ahi martire !

1. Homme affligé.

Cruda morte !

2. Homme affligé.

Empia sorte !

TOUS TROIS.

Che condanni à mourir tanta beltà.
Cieli , stelle , ahi crudeltà.

2. Homme affligé.

Com'esser puo fra voi , ò Numi eterni ,
Chi voglia estinta una beltà innocente ?
Ahi ! che tanto rigor , Cielo inclemente ,
Vince di crudeltà gli stessi Inferni.

1. Homme affligé.

Nume fiero !

2. Homme affligé.

Dio severo !

E N S E M B L E.

Perche tanto rigor
 Contro innocente cor ?
 Ahi , sentenza inudita ,
 Dar morte à la Bella , ch'altrui da vita.

Femme desolée.

Ahi ch'indarno si tarda ,
 Non resiste à li Dei mortale affetto ,
 Alto impero ne sforza ,
 Ove commanda il Ciel , l'Uom cede à forza.

Ahi dolore ! &c. Come sopra.

Ces Plaintes sont entrecoupées & finies par une Entrée de Ballet de huit Personnes affligées.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE ROY, PSICHE', AGLAURE,
CIDIPPE, LYCAS, SUITE.

PSICHE'.



E vos larmes, Seigneur, la source m'est
bien chere ;

Mais c'est trop aux bontez que vous
avez pour moi ,

Que de laisser regner les tendresses de

Jusque dans les yeux d'un grand Roi [Pere

Ce qu'on vous voit icy donner à la Nature

Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,

Et j'en dois refuser les touchantes faveurs :

Laissez moins sur vôtre sagesse

Prendre d'empire à vos douleurs ,

Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs ,

Qui dans le cœur d'un Roi montrent de la foiblesse.

LE ROY.

Ah ! ma Fille , à ces pleurs laisse mes yeux ouverts ,

Mon deuil est raisonnable , encor qu'il soit extrême ,

Et lors que pour toujours on perd ce que je perds,
La Sagesse, croi-moi, peut pleurer elle-même.

En vain l'orgueil du Diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la Raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime
L'effort en est barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

Je ne veux point dans cette averfité
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennuy qui me touche;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un Roi monter le cœur d'un Hôme.

P S I C H E'.

Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événemens ont marqué la puissance.
Quoi, faut-il que pour moi vous renonciez, Seigneur,
A cette Royale constance,
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuse expérience ?

L E R O Y.

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la Fortune inhumaine ;
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'Envie, & les traits de la Haine,
N'ont rien qui ne puissent sans peine,

Braver les résolutions
D'une ame où la raison est un peu souveraine ?
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs ameres,
Ce sont , ce sont les rudes traits
De ces fatalitez severes ,
Qui nous enlèvent pour jamais
Les Personnes qui nous sont cheres.
La Raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables ;
Et voila des Dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

P S I C H E'.

Seigneur , une douceur ici vous est offerte :
Vôtre hymen a reçu plus d'un present des Dieux .
Et par une faveur ouverte
Ils ne vous ostent rien en m'ostant à vos yeux ,
Dont ils n'ayent pris le soin de reparer la perte.
Il vous reste de quoi consoler vos douleurs ,
Et cette loi du Ciel que vous nommez cruelle
Dans les deux Princesses mes Sœurs ,
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

L E R O Y.

Ah , de mes maux soulagement frivole !
Rien , rien ne s'offre à moy qui de toi me console ?
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts ,
Et dans un destin si funeste
Je regarde ce que je perds ,
Et ne voi point ce qui me reste.

P S I C H E'.

Dieux.

Vous sçavez mieux que moi qu'aux volontez des

Seigneur, il faut regler les nôtres ;
 Et je ne puis vous dire en ces tristes Adieux ,
 Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux au^x
 Ces Dieux sont maîtres souverains. (tres.
 Des presens qu'ils daignent nous faire ;
 Ils ne les laissent dans nos mains
 Qu'autant de tems qu'il peut leur plaire.
 Lors qu'ils viennent les retirer ,
 On n'a nul droit de murmurer

Des graces que leur main ne veut plus nous étendre ?
 Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux ,
 Et quand par cet Arrêt ils veulent me reprendre ,
 Ils ne vous ostent rien que vous ne teniez d'eux ,
 Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre,

L E R O Y.

Ah, cherche un meilleur fondement
 Aux consolations que ton cœur me presente ,
 Et de la fausseté de ce raisonnement
 Ne fais point un accablement
 A cette douleur si cuisante ,
 Dont je souffre ici le tourment.

Crois tu là me donner une raison puissance ,
 Pour ne me plaindre point de cet an Arrêt des Cieux ?
 Et dans le procedé des Dieux
 Dont tu veux que je me contente ,
 Une rigueur assassnante
 Ne paroît elle pas aux yeux ?

Voi l'état où ces Dieux me forment à te rendre ,
 Et l'autre où te reçu mon cœur infortuné :
 Tu connoîtras par là qu'ils me viennent reprendre
 Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
 Je reçûs d'eux en toy , ma Fille ,
 Un present que mon cœur ne leur demandoit pas ?
 J'y trouvois alors peu d'appas ,

Et leur en vis sans joye accroître ma famille ;
 Mais mon cœur ainsi que mes yeux
 S'est fait de ce present une douce habitude :
 J'ai mis quinze ans de soins , de veilles , & d'étude ;
 A me le rendre précieux ,
 Je l'ai paré de l'aimable richesse
 De mille brillantes vertus ,
 En luy j'ai renfermé par des soins assidus
 Tous les plus beaux tresors que fournit la Sageffe ,
 A lui j'ai de mon ame attaché la tendresse ,
 J'en ai fait de ce cœur le charme & l'allegresse ,
 La consolation de mes sens abbatus ,
 Le doux espoir de ma vieillesse.

Ils mostent tout cela , ces Dieux ,
 Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte ,
 Sur cet affreux Arrêt dont je souffre l'atteinte ?
 Ah ! leur pouvoir se joué avec trop de rigueur
 Des tendresses de nôtre cœur :

Pour m'oster leur present , leur falloît-il attendre
 Que j'en eusse fait tout mon bien ?
 Ou plutôt , s'ils avoient dessein de le reprendre ,
 N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

P S I C H E'.

Seigneur , redoutez la colere
 De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

L E R O Y.

Après ce coup que peuvent ils me faire ?
 Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

P S I C H E'.

Ah , Seigneur , je tremble des crimes
 Que je vous fais commettre , & je dois me haïr...

L E R O Y.

Ah, qu'ils souffrent du moins mes plaintes legitimes,
 Et m'est assez d'effort que de leur obeïr ,

Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
 Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
 Sans pretendre gêner la douleur que me donne
 L'épouvantable Arrest d'un Sort si rigoureux.
 Mon juste desespoir ne sçauroit se contraindre ;
 Je veux , je veux garder ma douleur à jamais ,
 Je veux sentir toujours la perte que je fais ,
 De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre ,
 Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
 Ce que tout l'Univers ne peut me reparer.

P S I C H E'.

Ah , de grace , Seigneur , épargnez ma foiblesse ,
 J'ai besoin de constance en l'état où je suis :
 Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
 Des larmes de vôtre tendresse.

Seuls ils sont assez forts , & c'est pour mon cœur,
 Demon destin & de vôtre douleur.

L E R O Y.

Où , je doi t'épaigner mon deuil inconsolable.
 Voicy l'instant fatal de m'arracher de toi :
 Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
 Il le faut toutefois , le Ciel m'en fait la loi ,
 Une rigueur inévitable
 M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
 Adieu , je vais.... Adieu.

*Ce qui suit jusqu'à la fin de la Piece , est de M. C. à
 la reserve de la premiere Scene du troisieme Acte , qui est
 de la même main que ce qui a precedé.*



SCÈNE II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'

Suivez le Roi, mes Sœurs, vous essuiez les larmes,
 Vous adoucirez ses douleurs,
 Et vous l'accableriez d'alarmes,
 Si vous vous exposiez encor à mes malheurs.
 Conservez lui ce qui lui reste.
 Le Serpent que j'attens peut vous être funeste,
 Vous envelopper dans mon sort,
 Et me porter en vous une seconde mort.
 Le Ciel m'a seule condamné
 A son haleine empoisonnée,
 Rien ne sçauroit me secourir,
 Et je n'ay pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez vous pas ce cruel avant age.
 De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
 De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs;
 D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHE'.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en vôtre faveur espérer un miracle,
 Ou vous accompagner jusques au monument.

PSICHE'.

Que peut-on se promettre apres un tel Oracle?

P S I C H E',
A G L A U R E.

Un Oracle jamais n'est sans obscurité, (tendre,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'en-
Et peut-être après tout n'en devez-vous attendre
Que gloire & que félicité.

Laissez nous voir, ma Sœur, par une digne issue,
Cette frayeur mortelle heureusement déçue,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

P S I C H E'.

Ma Sœur, écoutez mieux la voix de la Nature,
Qui vous appelle auprès du Roy.

Vous n'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en sçavez l'indispensable loy,

Un Pere vous doit être encor plus cher que moy.
Rendez-vous toutes deux l'appuy de sa vieillesse,
Vous luy devez chacune un Gendre, & des Neveux,
Mille Rois à l'envy vous gardent leur tendresse,
Mille Rois à l'envy vous offriront leurs vœux :
L'Oracle me veut seule, & seule aussi je veux
Mourir si je puis, sans foiblesse,

On ne vous avoit pas pour témoins toutes deux
De ce que malgré moy la Nature m'en laisse.

A G L A U R E.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner.

C I D I P P E.

J'ose dire un peu plus, ma Sœur, c'est vous déplaire.

P S I C H E'.

Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colere.

A G L A U R E.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce même Ciel plus juste & moins severe ;
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,

Et que nôtre amitié sincère
En dépit de l'Oracle & malgré vous espère.

PSICHE'.

Adieu, c'est un espoir, ma Sœur, & des souhaits ;
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.



SCENE III

PSICHE' seule.

ENfin seule, & toute à moy-même,
Je puis envisager cet affreux changement,
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire étoit sans seconde, (de
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du Mon-
Tout ce qu'il a de Rois s'ébloent faits pour m'aimer:
Tous leurs Sujets me prenant pour Deesse,
Commençoient à m'accoutûmer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse ;
Leurs soupirs me suivoient sans qu'il m'en coûtât
Mon ame restoit libre en captivant tant d'ame, (rien,
Et j'étois parmy tant de flâmes
Reine de tous les cœurs, & maîtresse du mien.
O Ciel ! m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité ?
Déployez vous sur moy tant de severité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime ?
Si vous m'imposiez cette loy,
Qu'il fallut faire un choix pour ne pas vous déplaire
Puis que je ne pouvois faire,

Que ne le faîtes-vous pour moy ;
 Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tât d'autres
 Le mérite , l'amour , & . . . Mais que vois-je icy ?



S C E N E IV.

CLEOMENE , AGENOR , PSICHE'

C L E O M E N E.

DEux Amis , deux Rivaux , dont l'unique souci
 Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres,
 P S I C H E'. (tres,

Puis je vous écouter quand j'ay chassé deux Sœurs ?
 Princes , contre le Ciel pensez-vous me défendre ?
 Vous livrer au Serpent qu'icy je dois attendre ,
 Ce n'est qu'un desespoir qui sied mal aux grands
 Et mourir alors que je meurs , (cœurs ,
 C'est accabler une ame tendre
 Qui n'a que trop de ses douleurs.

A G E N O R.

Un Serpent n'est pas invincible ?
 Cadmus qui n'aimoit rien défit celui de Mars ;
 Nous aimons , & l'Amour sçait rendre tout possible
 Au cœur qui suit ses étendarts ,
 A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

P S I C H E'.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate
 Que tous ses traits n'ont pû toucher ?
 Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate
 Et vous aide à m'en arracher ?
 Quand même vous m'auriez servi ,

Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer ?

C L E O M E N E.

Cen'est point par l'espérance d'un si charmant salaire

Que nous nous sentons animer,

Nous ne cherchons qu'à satisfaire

Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer

Que jamais, quoi qu'il puisse faire,

Il soit capable de vous plaire,

Et digne de vous enflâmer.

Vivez, belle Princesse, & vivez pour un autre ?

Nous le verrons d'un œil jaloux,

Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux

Que s'il nous falloit voir le vôtre ;

Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,

Quelque amour qu'à nos yeux vous préféreriez au nôtre,

Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

P S I C H E.

Vivez, Princes, vivez, & de ma Destinée

Ne songez plus à rompre, ou partager la loy :

Je croy vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,

Le Ciel m'a seule condamnée.

Je pense oïr déjà les mortels sifflemens

De son Ministre qui s'approche,

Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens,

Et maîtresse qu'elle est de tous mes sentimens,

Elle me le figure au haut de cette Roche :

J'en tombe de foiblesse, & mon cœur abatu

Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.

Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne !

A G E N O R.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,

Et quand vous vous peignez un si proche trépas,

P S I C H E',

Si la force vous abandonne.
 Nous avons des cœurs & des bras
 Que l'espoir n'abandonne pas.
 Peut-être qu'un Rival a dicté cet Oracle,
 Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu :
 Ce ne seroit pas un miracle,
 Que pour un Dieu muet un Homme eut répondu :
 Et dans tous les Climats on n'a que trop d'exemples
 Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchants dans les Tem-

C L E O M E N E.

(ples

Laissez-nous opposer au lâche Ravisseur,
 A qui le Sacrilege indignement vous livre,
 Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
 De la seule Beauté pour qui nous voulons vivre.
 Si nous n'osons prétendre à sa possession
 Du moins en son peril permettez-nous de suivre
 L'ardeur & les devoirs de nôtre passion.

P S I C H E'.

Portez-les à d'autres moy-mêmes,
 Princes, portez-les à mes Sœurs
 Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
 Dont pour moi sont remplis vos cœurs,
 Vivez pour elles quand je meurs,
 Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
 Sans leur donner en vous de nouvelles matieres.
 Ce sont mes volontez dernieres,
 Et l'on a reçu de tout temps
 Pour souveraines loix les ordres des Mourans.

C L E O M E N E.

Princesse ..

P S I C H E'.

Encor un coup, Princes, vivez pour elles,
 Tant que vous m'aimerez vous devez m'obeir ;
 Ne me reduisez pas à vouloir vous haïr.

Et vous regarder en rebelles ,

A force de m'être fidelles.

Allez , laissez moi seule expirer en ce lieu ,

Où je n'ay plus de voix que pour vous dire Adieu.

Mais je sens qu'on m'enleve, & l'air m'ouvre une rou-

D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix. (te

Adieu , Princes , A dieu pour la dernière fois ,

Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

Elle est enlevée en l'air par deux Zephires.

A G E N O R.

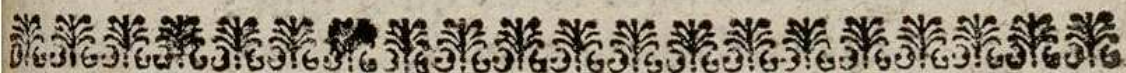
Nous la perdons de veüe , allons tous deux chercher

Sur le faîte de ce Rocher ,

Prince , les moyens de la suivre.

C L E O M E N E.

Allons-y chercher ceux de ne luy point survivre.



SCENE V.

L' A M O U R *en l'air.*

A Llez mourir , Rivaux d'un Dieu jaloux ,

Dont vous meritez le courroux ,

Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes.

Et toy , forge , Vulcain , mille brillans attraits

Pour orner un Palais ,

Où l'Amour de Psiché veut essuyer les larmes ,

Et lui rendre les armes.

SECOND INTERMEDE.

L A Scene se change en une Cour magnifique , ornée de Colonnes de Lapis enrichies de Figures d'or , qui forment un Palais pompeux & brillant , que l'Amour destine pour Psiché. Six Cyclopes avec quatre Fées y font une Entrée de Ballet , où ils achevent en cadence quatre gros Vases d'argent que les Fées leur ont apportez. Cette Entrée est entrecoupée par ce Recit de Vulcain , qu'il fait à deux reprises.

D Epêchez , preparez ces lieux
Pour le plus aimables des Dieux.
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
Quand l'amour presse ,
On n'a jamais fait assez-tôt.



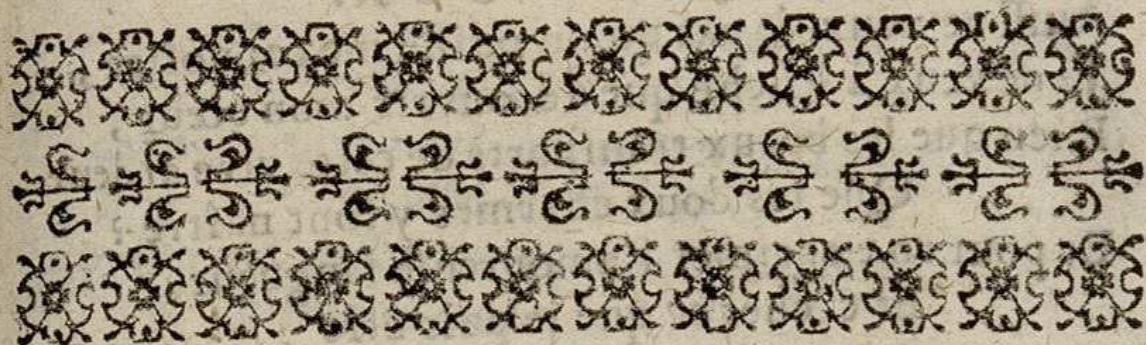
L'amour ne veut point qu'on diffère ,
Travaillez , hâtez-vous ,
Frappez , redoublez vos coups ;
Que l'ardeur de luy plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

S Ervez bien un Dieu si charmant ,
Il se plaît dans l'empressement ,
Que chacun pour lui s'intéresse.
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
Quand l'amour presse ,
On n'a jamais fait assez-tôt.



L'Amour ne veut point qu'on diffère ,
Travaillez , &c.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.



Où, je me suis galamment acquité
De la commission que vous m'avez
donnée,
Et du haut du Rocher je l'ay, cette
Beauté,

Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau Palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa Destinée :

Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites ;
Cette taille, ces traits, & cet ajustement,
Cachent tout-à-fait qui vous êtes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnoître pour l'Amour.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître,
 Je ne veux à Psiché que découvrir mon cœur,
 Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
 Que ses doux charmes y font naître ?
 Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,
 Et cacher ce que je puis être
 Aux yeux qui m'imposent des loix,
 J'ay pris la forme que tu vois.

Z E P H I R E.

En tout vous êtes un grand Maître,
 C'est icy que je le connois.
 Sous ces déguisemens de diverses nature
 On a vu les Dieux amoureux
 Chercher à soulager cette douce blessure
 Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux.
 Mais en bon sens vous l'emportez sur eux,
 Et voila la bonne figure
 Pour avoir un succès heureux,
 Pres de l'aimable Sexe où l'on porte ses vœux,
 Oûi, de ces formes là l'assistance est bien forte,
 Et sans parler ny de rang, ny d'esprit,
 Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte,
 Ne soupire guere à credit.

L' A M O U R.

J'ay resolu, mon cher Zephire,
 De demeurer ainsi toujours,
 Et l'on ne peut trouver à redire
 A l'aîné de tous les Amours.
 Il est tems de sortir de cette longue enfance
 Qui fatigue ma patience,
 Il est tems deormais que je devienne grand.

Z E P H I R E.

Fort-bien, vous ne pouvez mieux faire,

Et vous entrez dans un mystère.

Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement sans doute irritera ma Mère.

ZEPHIRE.

Je prévoiy là dessus quelque peu de colere.

Bien que les disputes des ans

Ne doivent point regner parmy des Immortelles,

Votre Mère Venus est de l'humeur des Belles

Qui n'aiment point de grands enfans.

Mais où je la trouve outragée,

C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir,

Et c'est l'avoir étrangement vangée,

Que d'aimer la Beauté qu'elle vouloit punir.

Cette haine où les vœux prétendent que réponde

La puissance d'un Fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zephire, & me dy si tes yeux

Ne trouve pas Piché la plus belle du Monde?

Est-il rien sur la Terre, est-il rien dans les Cieux,

Qui puisse luy ravir le titre glorieux.

De beauté sans seconde?

Mais je la voy, mon cher Zephire,

Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,

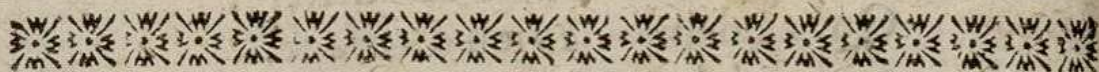
Luy découvrir son destin glorieux,

Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire

Les soupirs, la bouche, & les yeux.

En Confident discret je sçai ce qu'il faut faire

Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.



S C E N E II.

P S I C H E' *seule.*

O U suis-je? & dans un lieu que je croyois barbare,
 Quelle sçavante main à bâty ce Palais,
 Que l'Art, que la Nature pare
 De l'assemblage le plus rare
 Que l'œil puisse admirer jamais?
 Tout rit, tout brille, tout éclate,
 Dans ces Jardins, dans ces apartemens,
 Dont les pompeux ameublemens
 N'ont rien qui n'enchanter & ne flate;
 Et de quelque côté que tournent mes frayeurs,
 Je ne voy sous mes pas que de l'or, ou des fleurs.



Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
 Pour la demeure d'un Serpent?
 Et lors que par leur veuë il amuse & suspend
 De mon Destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
 Veut-il montrer qu'il s'en repent?
 Non, non, c'est de sa haine en cruautez féconde
 Le plus noir, le plus rude trait,
 Qui par une rigueur nouvelle & sans seconde
 N'étale ce choix qu'elle a fait
 De ce qu'a de plus beau le Monde,
 Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.



Que mon espoir est ridicule,
 S'il croit par là soulager mes douleurs!

Tout

Tout autant de momens que ma mort se recule ,
Sont autant de nouveaux malheurs ,
Plus elle tarde , & plus de fois je meurs.



Ne me fai plus languir , vien prendre ta victime ,
Monstre qui dois me déchirer ;
Veux-tu que je te cherche , & faut-il que j'anime
Les fureurs à me devorer ?
Si le Ciel veut ma mort , si ma vie est un crime ,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer ,
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment legitime .
Je suis lasse de soupirer ,
Vien , que j'acheve d'expirer.



SCENE III.

L'AMOUR , PSICHE , ZEPHIRE.

L'AMOUR.

LE voila ce Serpent , ce Monstre impitoyable ,
Qu'un Oracle étonnant pour vous a préparé ,
Et qui n'est pas peut être à tel point effroyable
Que vous vous l'êtes figuré.

PSICHE.

Vous, Seigneur, vous seriez ce Monstre dont l'Oracle
A menacé mes tristes jours.
Vous qui semblez plutôt un Dieu qui par miracle
Daigne venir lui-même à mon secours !

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un Empire ,

Où tout ce qui respire
N'attends que vos regards pour en prendre la Loi,
Où vous n'avez à craindre autre Monstre que moi !

P S I C H E.

Qu'un Monstre tel que vous inspire peu de crainte !
Et que s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison
De hazarder la moindre plainte,
Contre une favorable atteinte

Dont tout le cœur craindroit la guerison !

A peine je vous voi, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,

Et que je sens couler dans mes vaines glacées

Un je ne sçai quel feu que je ne connoi pas.

J'ai senty de l'estime, & de la complaisance,

De l'amitié, la reconnoissance,

De la compassion les chagrins innocens

M'en ont fait sentir la puissance,

Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.

Je ne sçai ce que c'est, mais je sçai qu'il me charme,

Que je n'en conçois point d'alarme ;

Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer :

Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même,

Et je dirois que je vous aime,

Seigneur, si je sçavois ce que c'est que d'aimer.

Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonent,

Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,

Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.

Helas ! plus ils sont dangereux,

Plus je me plais à m'attacher sur eux.

Par quel ordre du Ciel que je ne puis comprendre

Vous dy-je plus que je ne doi,

Moi de qui la pudeur devroit du moins attendre

Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous voi !

T R A G E D I E.

52

Vous soupirez , Seigneur , ainsi que je soupire ,
 Vos sens comme les miens paroissent interdits ,
 C'est à moi de m'en taire , à vous de me le dire ,
 Et cependant c'est moi qui vous le dis ,

L' A M O U R.

Vous avez eu , Psiché , l'ame toujours si dure .

Qu'il ne faut pas vous étonner ,

Si pour en reparer l'injure

L'Amour en ce moment se paye avec usure

De ceux qu'elle a deu lui donner.

Ce moment est venu qu'il faut que vôtre bouche

Exhale des soupirs si long-tems retenus ,

Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche ,

Un amas de transports aussi doux qu'inconnus

Aussi sensiblement tout à la fois vous touche ,

Qu'ils ont dû vous toucher durât tant de beaux jours

Dont cette ame insensible a Profané le cours.

P S Y C H E ,

N'aimer point , c'est donc un grand crime !

L' A M O U R.

En souffrez-vous un rude chatiment ?

P S I C H E .

C'est punir assez doucement.

L' A M O U R.

C'est lui choisir sa peine légitime ,

Et se faire justice en ce glorieux jour

D'un manquement d'amour , par un excès d'amour.

P S I C H E .

Que n'ai-je été plutôt punie !

J'y mets le bonheur de ma vie ,

Je devrois en rougir , ou le dire plus bas ,

Mais le suplice a trop d'appas :

Permettez que tout haut je le die & redie ,

Je le dirois cent fois & n'en rougirois pas.

Ce n'est point moi qui parle , & de vôtre presence
L'empire surprenant , l'aimable violence ,
Dès que je veux parler , s'empare de ma voix.

C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense ,

Que le Sexe & la bienfaisance

Osent me faire d'autre loix ;

Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix ,

Et ma bouche asservie à leur toute-puissance

Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L' A M O U R.

Croyez , belle Piché , croyez ce qu'ils vous disent ,

Ces yeux , qui ne sont point jaloux ,

Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent

De tout ce qui se passe en vous.

Croyez en ce cœur qui soupire.

Et qui , tant que le vôtre y voudra repartir ,

Vous dira bien plus d'un soupir

Que cent regards ne peuvent dire.

C'est le langage le plus doux ,

C'est le plus fort , c'est le plus sûr de tous.

P S I C H E'.

L'intelligence en étoit deüë

A nos cœurs , pour les rendre également contents.

J'ai soupiré , vous m'avez entenduë ;

Vous soupirez , je vous entens.

Mais ne me laissez plus en doute

Seigneur , & dites-moi si par la même route

Après moi le Zéphire ici vous a rendu

Pour me dire ce que j'écoute.

Quand j'y suis arrivée , étiez-vous attendu ?

Et quand vous lui parlerez êtes-vous entendu ?

L' A M O U R.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire ,

Comme vous l'avez sur mon cœur ;

L'Amour m'est favorable, & c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Æole a soumis le Zéphire.
C'est l'Amour qui pour voir mes feux récompensez
Lui-même a dicté cet Oracle,

Par qui vos beaux jours menacez
D'une foule d'Amans se sont débarassez,
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle

De tant de soupirs empressez,
Qui ne méritoient pas de vous être adressez.
Ne me demandez point quelle est cette Province,

Ni le nom de son Prince,

Vous le sçavez quand il en sera tems :
Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus, & par des vœux constans,
Par les amoureux sacrifices

De tout ce que je suis.

De tout ce que je puis.

Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite;
Et bien que Souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Pâché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, & préparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens.

Vous y verrez des Bois & des Prairies

Contester sur leurs agrémens

Avec l'Or & les Pierreries;

Vous n'entendrez que des concerts charmans.

De cent Beautés vous y ferez servie,

Qui vous adoreront sans vous porter envie,

Et brigueront à tous momens

D'une ame soumise & ravie

L'honneur de vos commandemens.

Mes volontez suivent les vôtres,
 Je n'en sçaurois plus avoir d'autres;
 Mais votre Oracle enfin vient de me séparer
 De deux Sœurs, & du Roi mon Pere,
 Que mon trépas imaginaire
 Réduit tous trois à me pleurer.
 Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée
 De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
 Souffrez que mes Sœurs soient témoins
 Et de ma gloire & de vos soins.
 Prêtez-leur comme à moi les aîles du Zéphire,
 Qui leur puissent de votre Empire
 Ainsi qu'à moi faciliter l'accès;
 Faites-leur voir en quels lieux je respire,
 Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute votre ame,
 Ce tendre souvenir d'un Pere & de deux Sœurs
 Me vole une part des douceurs
 Que je veux toutes pour ma flamme. (vous
 N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour
 Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire
 Et quand de tels soucis ose vous en distraire....

PSICHE.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psiché, de toute la Nature.
 Les rayons du Soleil vous baissent trop souvent;
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du Vent;
 Dès qu'ils les flate, j'en murmure:
 L'air même que vous respirez.
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
 Votre habit de trop près vous touche

TRAGÉDIE.

Et si tôt que vous soupirez ,
Je ne sçai quoi qui m'effarouche
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarez.
Mais vous voulez vos Sœurs aller, partez Zéphire,
Pûché le veut , je ne l'en puis dédire.

Le Zéphire s'envole.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour ,
De ses trésors faites leur cent largasses ,
Prodiguez leur caresses sur caresses ,
Et du sang , s'il se peut , épuisez les tendresses ,
Pour vous rendre toute à l'Amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence ,
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens ;
Vous ne sçauriez pour eux avoir de complaisance ,
Que vous ne dérobiez aux miens.

P S I C H E'.

Vôtre amour me fait une grace
Dont je n'abuserai jamais

L' A M O U R.

Allons voir cependant ces Jardins , ce Palais ,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous petits Amours , & vous jeunes Zépîrs ,
Qui pour ames n'avez que de tendres soupîrs ,
Montrez tous à l'envy ce qu'à voir ma Princesse
Vous avez senty d'allegresse.



TROISIÈME INTERMEDE.

Il se fait une Entrée de Ballet de quatre Amours & quatre Zéphirs, interrompue deux fois par un Dialogue chanté par un Amour & un Zéphir.

LE ZEPHIR.

Aimable Jeunesse,
 Suivez la tendresse,
 Joignez aux beaux jours
 La douceur des mes Amours.
 C'est pour vous surprendre,
 Qu'on vous fait entendre
 Qu'il faut éviter leurs soupirs,
 Et craindre leurs desirs :
 Laissez-vous apprendre
 Quels sont leurs plaisirs.

Ils chantent ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour
 Et plus on a de quoi charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

LE ZEPHIR *seul*

Un cœur jeune & tendre
 Est fait pour se rendre,
 Il n'a point à prendre
 De fâcheux détour.

Les deux ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour,

TRAGÉDIE.

19

Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour,

L'AMOUR *seul.*

Pourquoi se défendre ?
Que sert-il d'attendre ?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

Les deux ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour

SECOND COUPLET.

LE ZEPHIR.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes,
Ses soins & ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un cœur pour le suivre
A cent maux se livre
Il faut goûter les appas
Languir jusqu'au trépas
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

Ils chantent ensemble.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZEPHIR *seul.*

On craint, on espere,
 Il faut du mystere,
 Mais on obtient guere
 Du bien sans tourment.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins & des travaux
 En aimant,
 On est payé de mille maux
 Par un heureux moment.

L' A M O U R *seul.*

Que peut-on mieux faire,
 Qu'aimer, & que plaire?
 C'est un soin charmant,
 Que l'employ d'un Amant.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins & des travaux
 En aimant,
 On est payé de mille maux
 Par un heureux moment.

*Le Theatre devient un autre Palais magnifique
 coupé dans le fond par un Vestibule, au travers duquel
 on voit un jardin superbe & charmant, décoré de
 plusieurs Vases d'Orangers, & d'Arbres chargez de
 toutes sortes de Fruits.*



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.



E n'en puis plus , ma Sœur , j'ai veu
 trop de merveilles ,
 L'avenir aura peine à les bien concevoir ;
 Le Soleil qui voit tout , & qui nous fait
 tous voir ,
 N'en a veu jamais de pareilles.
 Elles me chagrinent l'esprit ;
 Et ce brillant Palais , ce pompeux équipage .
 Font un odieux étalage
 Qui m'accable de honte autant que de dépit.
 Que la Fortune indignement nous traite ;
 Et que sa largesse indiscrete
 Prodigue aveuglement , épuise , unit d'efforts .
 Pour faire de tant de trésors
 Le partage d'une Cadette !

PSICHE.
CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentimens
J'ai les mêmes chagrins , & dans ces lieux charmans
Tout ce qui vous déplaist me blesse ;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront ,
Comme vous m'accable , & me laisse
L'amertume dans l'ame , & la rougeur au front.

A G L A U R E.

Non , ma Sœur , il n'est point de Reines,
Qui dans leur propre Etat parlent en Souveraines,
Comme Psiché parle en ces lieux.
On l'y voit obeïe avec exactitude ,
Et de ses volonteé une amoureuse étude

Les cherche jusques dans ses yeux.
Mille beanteé s'empressent autour d'elle,
En semblent dire à nos regards jaloux ,
Quels que soient nos attraits elle est encor plus belle,
Et nous qui la servons , le sommes plus que vous.

Elle prononce , on exécute ,
Aucun ne s'en défend , aucun ne s'en rebute :
Flore qui s'attache à ses pas ,
Répand à pleines mais autour de sa personne
Ce qu'elle à de plus doux appas ,
Zephire vole aux ordres qu'elle donne ,
Et son Amante & lui s'en laissant trop charmer ;
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

C I D I P P E.

Elle a des Dieux à son service ,
Elle aura bien-tôt des Autels ;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs Mortels ;
De qui l'audace & le caprice ,
Contre nous a toute heure en secret revoltez ,
Opposent à nos volonteé
Ou le murmure ou l'artifice.

A G L A U R E.

C'étoit peu que dans nôtre Cour
Tant de cœurs à l'envy nous l'eussent préférée ;
Ce n'étoit pas assez que de nuit & de jour
D'une foule d'Amans elle y fut adorée :
Quand nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre impréveu d'un Oracle ,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en nôtre présence éclater le miracle ,
Et choisi nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

C I D I P P E.

Ce qui le plus me desespere ,
C'est cet Amant parfait & si digne de plaire ,
Qui se captive sous ses loix.
Quand nous nous pourrions choisir entre tous les
Monarques ,
En est il un de tant de Rois

Qui porte de si nobles marques ?
Se voir du bien par delà ses souhaits .
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables ;
Il n'est ny train pompeux ny superbes Palais ,
Qui n'ouyrent quelque porte à des maux incurables ;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé ,
Et s'en voir cherement aimée ,
C'est un bon-heur si haut , si relevé ,
Que sa grandeur ne peut être exprimée.

A G L A U R E.

N'en parlōs plus, ma Sœur, nous en mourrions d'en-
Songeons plutôt à la vengeance ; [nuy,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle & luy
Cette adorable intelligence.
La voicy. J'ay des coups tous prêts à lui porter ,
Qu'elle aura peine d'éviter,



S C E N E II.

P S I C H E , A G L A U R E , C I D I P P E .

P S I C H E .

JE viens vous dire adieu, mon Amant vous renvoye
 Et ne sçauroit plus endurer
 Que vous lui retranchiez un moment de la joye.
 Qu'il prend de se voir seul à me consider.
 Dans un simple regard, dans la moindre parole,
 Son amour trouve des douceurs,
 Qu'en faveur du sang je lui vole,
 Quand je les partage à des Sœurs.

A G L A U R E .

La jalousie est assez fine,
 Et ces delicats sentimens
 Méritent bien qu'on s'imagine
 Que celui qui pour vous à ces empressemens,
 Passe le commun des Amans.
 Je vous en parle ainsi faute de le connoître.
 Vous ignorez son nom, & ceux dont il tient l'être,
 Nos esprits en sont alarmez :
 Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir suprême
 Bien au dela du Diadème,
 Ses tresors sous vos pas confusément semez
 Ont dequoy faire honte à l'abondance même ;
 Vous l'aimez autant qu'il vous aime,
 Il vous charme, & vous le charmez ;
 Votre felicité, ma Sœur, seroit extrême,
 Si vous sçaviez qui vous aimez.

PSICHE.

Que m'importe ? j'en suis aimée ;
 Plus il me voit, plus je lui plais ?
 Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée,
 Qui ne préviennent mes souhaits,
 Et je voi mal de quoi la vôtre est alarmée,
 Quand tout me sert dans ce Palais.

A GLAURE.

Qu'importe qu'icy tout vous serve,
 Si toujours cet Amant vous cache ce qu'il est ;
 Nous ne nous alarmons que pour vôtre interrêt :
 En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît ;
 Le veritable amour ne fait point de reserve,
 Et qui s'obstine à se cacher,
 Sent quelque chose en soy qu'on lui peut reprocher.
 Si cet Amant devient volage,
 Car souvent en amour le change est assez doux,
 Et j'ose le dire entre nous,
 Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
 Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous.
 Si, dis-je, un autre objet sous d'autres loix l'engage,
 Si dans l'état où je vous voi,
 Seule en ses mains, & sans défense
 Il va jusqu'à la violence,
 Sur qui vous vängera le Roi,
 Ou de ce changement, ou de cette insolence ?

PSICHE.

Ma Sœur, vous me faites trembler.
 Juste Ciel ! pourrois-je être assez infortunée....

CIDIPPE.

Que sçait-on si déjà les nœuds de l'Hymenée....

PSICHE.

N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

A G L A U R E.

Je n'ay plus qu'un mot à vous dire.
 Ce Prince qui vous aime, & qui cōmande aux Vents,
 Qui nous donne pour Charles les ailes de Zéphire,
 Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous momens,
 Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la Nature,
 Peut-être à tant d'amour melle un peu d'imposture,
 Peut-être ce Palais n'est qu'un enchantement,
 Et ces lambris dorez, ces amas de richesses

Dont il achete vos tendresses,
 Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
 Disparoîtront en un moment.

Vous sçavez cōme nous ce que peuvent les charmes.

P S I C H E'.

Què je sens à mon tour de cruelles alarmes!

A G L A U R E.

Nôtre amitié ne veut que vôtre bien.

P S I C H E'.

Adieu, mes Sœurs, finissons l'entretien,

J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.

Partez, & demain si je puis

Vous me verrez, ou plus contente,

Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

A G L A U R E.

Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,

Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

C I D I P P E.

Nous allons luy conter d'un ehangement si doux

La surprenante & merveilleuse histoire.

P S I C H E'.

Ne l'inquiétez point, ma Sœur: de vos soupçons;

Et quand vous lui peindrez un si charmant Empire.

T R A G E D I E
A G L A U R E.

65

Nous ſçavons toutes deux ce qu'il faut taire, ou dire,
Et n'avons pas beſoin ſur ce point de leçons.

*Le Zéphire enleve les deux Sœurs de Pſiché, & nous
un nuage qui deſcend juſqu'à terre, & dans
lequel il les emporte avec rapidité.*



S C E N E III.

L'AMOUR, P S I C H E.

L'AMOUR.

E Nfin vous êtes ſeule; & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes Sœurs,
Ce que des yeux ſi beaux ont pris ſur moi d'empire,
Et quel excès ont les douceurs
Qu'une ſincere ardeur inspire
Si-tôt qu'elle aſſemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empreſſemens,
Et vous jurer qu'à vous ſeule aſſervie
Elle n'a pour objet de ces raviſſemens,
Que de voir cette ardeur de même ardeur ſuivie
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de regler mes vœux ſur vos deſirs,
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaiſirs.
Mais d'où vient qu'un triſte nuage
Semble offuſquer l'éclat de ces beaux yeux ?
Vous manque-t-il quelque choſe en ces lieux ?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hom-
P S I C H E. (mage ?
Non, Seigneur.

PSICHE',
L'AMOUR.

Qu'est ce donc, & d'où vient mon malheur ?
J'entens moins de soupirs d'amour que de douleur,
Je voi de vôtre teint les roses amorties

Marquer un déplaisir secret ;
Vos Sœurs à peine sont parties ,
Que vous soupirez de regret !

Ah, Psiche, de deux cœurs quand l'ardeur est la même,
Ont-ils des soupirs differens ;

Et quand on aime bien , & qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des Parens ?

PSICHE'.

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Est-ce l'absence d'un Rival ,
Et d'un Rival aimé qui fait qu'on me neglige ?

PSICHE'.

Dans un cœur tout à vous que vous penetrez mal ?
Je vous aime , Seigneur , & mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé :
Vous ne connoissez pas quel est vôtre merite ,
Si vous craignez de n'être pas aimé.

Je vous aime , & depuis que j'ay veu la lumiere ,
Je me suis montrée assez fiere.

Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roy :
Et s'il vous faut ouvrir mon ame toute entiere,
J'en'ay trouvé que vous qui fut digne de moi.

Cependant j'ay quelque tristesse
Qu'en vain je voudrois vous cacher ,
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse ,

Dont je ne la puis detacher.
Ne m'en demandez point la cause ,
Peut-être la sçachant , voudrez-vous m'en punir
Et si j'ose aspirer encor à quelque chose ,

Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite,
Que vous connoissiez mal quel est vôtre mérite,

Ou feigniez de ne pas sçavoir

Quel est sur moi vôtre absolu pouvoir ?

Ah si vous en doutez, soyez desabusée,

Parlez.

PSICHE.

J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentimens,

L'experience en est aisée ;

Parlez, tout se tient prêt à vos commandemens.

Si pour m'en croire il vous faut des sermens.

J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,

Ces divins auteurs de ma flame ;

Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,

J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.

PSICHE.

J'ose craindre un peu moins après cette assurance.

Seigneur, je vois icy la pompe & l'abondance,

Je vous adore, & vous m'aimez,

Mon cœur en est ravy, mes sens en sont charmez ;

Mais parmi ce bonheur suprême

J'ay le malheur de ne sçavoir qui j'aime.

Dissipez cet aveuglement.

Et faites-moi connoître un si parfait Amant.

L'AMOUR.

Psiché, que venez-vous de dire

PSICHE.

Que c'est le bonheur où j'aspire :

Et si vous ne me l'accordez...

P S I C H E.

L' A M O U R.

Je l'ai juré je n'en suis plus le maître,
 Mais vous ne sçavez pas ce que vous demandez.
 Laissez moi mon secret ; si je me fais connoître,
 Je vous perds , & vous me perdez.
 Le seul remede est de vous en dedire.

P S I C H E.

C'est là sur vous mon souverain empire à
 L' A M O U R.

Vous pouvez tout , & je suis tout à vous ;
 Mais si nos feux vous semblent doux ,
 Me mettez point d'obstacle à leur charmante suite ;
 Ne me forcez point à la fuite :
 C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
 D'un souhait qui vous a seduite.

P S I C H E.

Seigneur , vous voulez m'éprouver ,
 Mais je sçay ce que j'en doi croire.
 De grace , aprenez-moi l'excès de ma gloire ,
 Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
 J'ai rejeté les vœux de tant de Rois.

L' A M O U R.

Le voulez-vous ?

P S I C H E.

Souffrez que je vous en conjure.

L' A M O U R.

Si vous sçaviez , Piché , la cruelle aventure
 Que par là vous vous attirez : . . .

P S I C H E.

Seigneur , vous me desesperez.

L' A M O U R.

Pensez-y bien , je puis encor me taire.

P S I C H E.

Faites-vous des sermens pour n'y point satisfaire :

L'AMOUR.

Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant des Dieux,
 Absolu sur la Terre, absolu dans les Cieux;
 Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est suprême
 En un mot je suis l'Amour même,
 Qui de mes propres traits m'étoit blessé pour vous;
 Et sans la violence, hélas! que vous me faites,
 Et qui vient de changer mon amour en courroux,
 Vous m'alliciez avoir pour Epoux.
 Vos volontez sont satisfaites,
 Vous avez sçeu qui vous aimiez,
 Vous connoissiez l'Amant que vous charmiez;
 Psiché, voyez où vous en êtes.
 Vous me forcez vous-même à vous quitter,
 Vous me forcez vous-même à vous ôter
 Tout l'effet de votre victoire:
 Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus;
 Ce Palais, ces Jardins avec moi disparus
 Vont faire évanouir votre naissante gloire;
 Vous n'avez pas voulu m'en croire;
 Et pour tout fruit de ce doute éclaircy,
 Le Destin sous qui le Ciel tremble,
 Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble
 Vous va montrer sa haine, & me chasse d'icy. (ble,

*L'Amour disparoit, & dans l'instant qu'il s'envole,
 le superbe jardin s'évanouit. Psiché demeure seule au
 milieu d'une vaste Campagne, & sur le bord sauvage
 d'un grand Fleuve où elle se veut précipiter. Le Dieu
 au Fleuve paroît assis sur un amas de joncs & de Ro-
 seaux, & appuyé sur une grande Urne, & d'où sort une
 grosse source d'eau.*

S C E N E IV

P S I C H E',

C Ruel Destin ! funeste inquiétude !
 Fatale curiosité !
 Qu'avez-vous fait , affreuse Solitude ,
 De toute ma félicité ;
 J'aimois un Dieu , j'en étois adorée ,
 Mon bonheur redoubloit de moment en moment ,
 Et je me voi seule , éplorée ,
 Au milieu d'un Desert , où pour accablement ,
 Et confuse , & désespérée ,
 Je sens croître l'amour , quand j'ai perdu l'Amant ,
 Le souvenir m'en charme & m'empoisonne ,
 Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
 Qu'au plus cuisans chagrins ma flamme a condamné.
 O Ciel ! quand l'amour m'abandonne ,
 Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
 Source de tous les biens inépuisable & pure ,
 Maître des Hommes & des Dieux ,
 Cher Auteur des maux que j'endure ,
 Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
 Je vous en ai banni moi même ;
 Dans un excès d'amour , dans un bonheur extrême ,
 D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé ;
 Cœur ingrat , tu n'avois qu'un feu mal allumé ,
 Et l'on ne peut vouloir du moment que l'on aime ,
 Que ce que veut l'Objet aimé.
 Mourons , c'est le party qui seul me reste à suivre ,
 Après la perte que je fais.

TRAGEDIE.

71

Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,
Et pour qui former des souhaits ?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes fables,
Ensevely mon crime dans tes flots,
Et pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes,
Psiché, le Ciel te le défend,
Et peut-être qu'après des douleurs si profondes
Un autre sort t'attend.

Fui plutôt de Venus l'implacable colere ;
Je la voy qui te cherche & qui te veut punir,
L'amour du Fils a fait la haine de la Mere,
Fuy, je sçauray la retenir.

PSICHE.

J'attens ses Fureurs vangeresses,
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux ?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ny Déeses,
Et peut braver tout leur couroux.



SCENE II.

VENUS, PSICHE.

VENUS.

O R. gueilleuse Psiché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur Terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les ençens qu'aux miens seuls on doit rendre

J'ay veu mes Temples desertez ,
 J'ai veu tous les Mortels séduits par vos beautez
 Idolâtrer en vous la beauté souveraine ,
 Vous offrir des respects jusqu'à lors inconnus ,
 Et ne se mettre pas en peine
 S'il étoit une autre Vénus :
 Et je vous vois encor l'audace
 De n'en pas redouter les justes châtimens ,
 Et de me regarder en face ,
 Comme si c'étoit peu que mes ressentimens.

P S I C H E .

Si de quelques Mortels on m'a veuë adorée ,
 Est-ce un crime pour moy d'avoir eu des appas ,
 Dont leur ame inconsiderée
 Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas ?
 Je suis ce que le ciel m'a faite ,
 Je n'ay que les beautez qu'il m'a voulu prêter :
 Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal fatisfaite ,
 Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter ,
 Vous n'aviez qu'à vous presenter ,
 Qu'a ne leur cacher plus cette beauté parfaite ,
 Qui pour les rendre à leur devoir ,
 Pour se faire adorer , n'a qu'à se faire voir.

V E N U S .

Il falloit vous en mieux défendre ,
 Ces respects , ces encens se devoient refuser ,
 Et pour les mieux desabuser ,
 Il falloit à leurs yeux vous-même me les rendre
 Vous avez aimé cette erreur
 Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;
 Vous avez bien fait plus , votre humeur arrogante
 Sur le mépris de mille Rois
 Jusques aux Cieux a porté de son choix
 L'ambition extravagante.

TRAGÉDIE.

PSICHÉ.

J'aurois porté mon choix Déesse, jusqu'aux Cieux ?

V E N U S.

Votre innocence est sans seconde ;

Dédaigner tous les Rois du Monde ;

N'est-ce pas aspirer aux Dieux ?

PSICHÉ.

Si l'amour pour eux tous m'avoit endurcy l'ame,

Et me reservoit toute à lui ,

En puis-je être coupable , & faut-il qu'aujourd'hui

Pour prix d'une si belle flame ,

Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennuy ?

V E N U S.

Pêché , vous deviez mieux connoître

Qui vous étiez , & quel étoit ce Dieu.

PSICHÉ.

Et m'en a-t-il donné ny le temps , ni le lieu ,

Lui qui de tout mō cœur d'abord s'est rendu maître.

V E N U S.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer

Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit , j'aime.

PSICHÉ.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer ,

Et qui me parloit pour luy-même ?

C'est votre Fils , vous sçavez son pouvoir ,

Vous en connoissez le mérite.

V E N U S.

Oùi , c'est mon Fils , mais un Fils qui m'irrite ,

Un Fils qui me rend mal ce qu'il sçai me devoir ,

Un Fils qui fait qu'on m'abandonne ,

Et qui pour mieux flater ses indignes amours ,

Depuis que vous l'aimez , ne blesse plus personne

Qui vienne à mes Autels implorer mon secours.

Vous m'en avez fait un rebelle ,

D

On m'en verra vangée , & hautement sur vous ,
 Et je vous apprendrai s'il faut qu'une Mortelle
 Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux.
 Suivez-moi , vous verrez par votre expérience
 A quelle folle confiance
 Vous portoit cette ambition ;
 Venez , & préparez autant de patience ,
 Qu'on vous voit de présomption.

QUATRIESME INTERMEDE.

LA Scene represente les Enfers. On y voit une Mer toute de feu , dont les flots sont dans une perpetuelle agitation. Cette Mer effroyable est bornée par des Ruines enflammées ; & au milieu de ses flots agitez, au travers d'une Gueulle affreuse , paroît le Palais Infernal de Pluton. Huit Furies en sortent , & forment une Entrée de Ballet , où elles se réjoüissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des Divinites. Un Latin mêle quantité de sauts dangereux à leurs Dances , cependant que Psiché qui a passé aux Enfers par le commandement de Vénus , repasse dans la Barque de Charon , avec la Boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette Déesse.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PSICHE.



EFFROYABLES replis des ondes inferna-
 les ,
 Noirs Palais où Mégère & ses Sœurs
 font leur Cour ,
 Eternels ennemis du Jour ,
 Parmi vos Ixions , & parmi vos Tantales ,
 Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'intervalles ,
 Est-il dans vôtre affreux séjour
 Quelques peines qui soient égales
 Aux travaux où Vénus condamne mon amour ?
 Elle n'en peut être assouvie ;
 Et depuis qu'à ses loix je me trouve asservie ,
 Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens ,
 Il m'a fallu dans ces cruels momens
 Plus d'une ame , & plus d'une vie ,
 Pour remplir ses commandemens.
 Je souffrirois tout avec joye ,
 Si parmi les rigueurs que sa haine déploye ,

Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable Amant :

Je n'ose le nommer ; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui,

S'en est renduë indigne, & dans ce dur ennui
La souffrance la plus mortelle

Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.

Si son couroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'aprocheroit du mien :

Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,

Quoi qu'il fallut souffrir, je ne souffrirois rien.

Oüy, Destins, s'il calmoit cette juste colere,

Tous mes malheurs seroient finis :

Pour me rendre insensible aux fureurs de la Mere,

Il ne faut qu'un regard d'un Fils.

Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,

Il voit ce que je souffre, & souffre comme moi

Tout ce que j'en dure le gésne.

Lui-même il s'en impose une amoureuse loi :

En dépit de Vénus ; en dépit de mon crime,

C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime,

Au milieu des périls où l'on me fait courir :

Il garde la tendresse où son feu le convie :

Et prend soin de me rendre une nouvelle vie ;

Chaque fois qu'il me faut mourir.

Mais que me veulent ces deux Ombres

Qu'à travers le faux jour de ces Demeures sombres

J'entrevoi s'avancer vers moi ?



SCENE II.

PSICHE', CLEOMENE, AGENOR.

PSICHE'.

C Leomene, Agenor, est-ce vous que je voy
Qui vous a ravy la lumiere ?

CLEOMENE.

La plus juste douleur, qui d'un beau desespoir
Nous eut pû fournir la matiere,
Cette pompe funebre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiere,
L'injustice la plus entiere.

AGENOR.

Sur ce même Rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettoit au lieu d'Epoux
Un Serpent dont soudain vous seriez devorée,
Nous tenions la main preparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le sçavez, Princesse, & lors qu'à nôtre vœu
Par le milieu des airs vous êtes disparuë,
Du haut de ce Rocher pour suivre vos beautez,
Ou plutôt pour gouster cette amoureuse joye
D'offrir pour vous au Monstre une premiere proye.
D'amour & de douleur l'un & l'autre emportez.
Nous nous sommes précipitez.

CLEOMENE.

Heureusement déçus au sens de vôtre Oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle,

Et sçeu que le Serpent prêt à vous dévorer
 Etoit le Dieu qui fait qu'on aime,
 Et qui tout Dieu qu'il est, vous adorant lui même,
 Ne pouvoit endurer
 Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.

A G E N O R.

Pour prix de vous avoir suivie,
 Nous jouïssons ici d'un trépas assez doux :
 Qu'avions-nous affaire de vie,
 Si nous ne pouvions être à vous ?
 Nous revoyons ici vos charmes,
 Qu'aucun des deux là haut n'auroit reveus jamais.
 Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
 Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

P S I C H E.

Puis-je avoir des larmes de reste
 Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
 Unissons nos soupirs dans un sort si funeste,
 Les soupirs ne s'épuisent point.
 Mais vous soupiriez, Princes, pour une Ingrate,
 Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
 Et quelque douleur qui m'abate,
 Ce n'est point pour vous que je meurs.

C L E O M E N E.

L'avons nous mérité, nous dont tout la flâme
 N'a fait que vous laisser du récit de nos maux ?

P S I C H E.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon ame,
 Si vous n'eussiez été Rivaux,
 Ces qualitez incomparables
 Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
 Vous rendoient tous deux trop aimables,
 Pour mépriser aucun des deux.

TRAGÉDIE.

A G E N O R.

Vous avez pû sans être injuste, ni cruelle,
Nous refuser un cœur réservé pour un Dieu.
Mais renvoyez Vénus : Le Destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire Adieu.

C I D I P P E.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour ;

C L E O M E N E.

Dans des Bois toujours verts, où d'amour on respice,
Aussi tôt qu'on est mort d'amour.

D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces loix de son heureux Empire,
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,

Que lui-même il attire

Sur nos fantômes qu'il inspire,

Et dont aux Enfers même il se fait une Cour.

A G E N O R.

Vos envieuses Sœurs après nous descendues,

Pour vous perdre se sont perduës,

Et l'une & l'autre tour à tour,

Pour le prix d'un conseil qui leur couste la vie,

A côté d'Ixion, à côté de Tytye,

Souffre tantôt la rouë, & tantôt le Vautour.

L'Amour par les Zéphirs s'est fait prompte justice

De leur envenimée & jalouse malice :

Ces Ministres aïsez de son juste courroux,

Sous couleur de les rendre encor auprès de vous,

Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice,

Où le spectacle affreux de leurs corps déchirez,

N'étoit que le moindre, & le premier supplice

De ces conseils dont l'artifice

Fait les maux dont vous soupirez.

Que je les plains !

C L E O M E N E,

Vous êtes seule à plaindre.

Mais nous demeurons trop à vous entretenir.

Adieu , puissions nous vivre en vôtre souvenir ,

Puissiez vous , & bientôt , n'avoir plus rien à craindre ,

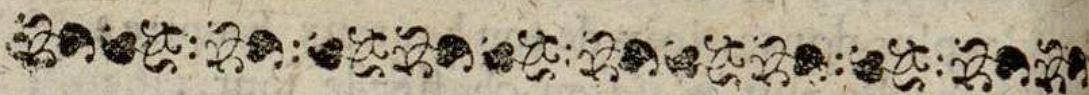
Puisse , & bientôt , l'Amour vous enlever aux Cieux ,

Vous y mettre à côté des Dieux ,

Et rallumant un feu qui ne se puisse éteindre ,

Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux

D'augmenter le jour en ces lieux.



S C E N E III.

P S I C H E.

P Autres Amans ! leur amour dure encore ,

Tous morts qu'ils font l'un & l'autre m'odent

Moi dont la dureté reçoit si mal leurs vœux :

Tu n'en fais pas ainsi , toi qui seul m'as ravie ,

Amant , que j'aime encor cent fois plus que ma vie ,

Et qui brises de si beaux nœuds.

Ne me fui plus , & souffre que j'espere

Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi ,

Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire ,

De quoi me rengager ta foy.

Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigure .

Pour rappeler un tel espoir ;

L'œil abbatu , triste , desesperée ,

Languissante & décolorée ,

De quoi puis-je me prévaloir ;

Si par quelque miracle impossible à prévoir .

Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée ?

Je porte icy de quoi la réparer ,

Ce trésor de beauté divine ,

Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine ,

Enferme des appas dont je puis m'emparer ,

Et l'éclat en doit être extrême ,

Puis que Venus la beauté même

Les demande pour se parer :

En dérober un peu seroit ce un si grand crime ?

Pour plaire aux yeux d'un dieu qui s'est fait mō Amant

Pour regagner son cœur , & finir mon tourment ,

Tout n'est il pas trop legitime ?

Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau ,

Et que vois-je sortir de cette Boîte ouverte ?

Amour , si ta pitié ne s'oppose à ma perte ,

Pour ne revivre plus , je descens au tombeau.

*Elle s'évanouit , & l'Amour descend
aupres d'elle en volant.*



SCENE IV.

L'AMOUR , PSICHE' évanouie.

L'AMOUR.

Votre peril , Psiché , dissipe ma colere ,

Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé ,

Et bien qu'au dernier point vous m'ayez sçeu déplaire

Je ne me suis intéressé

Que contre celle de ma Mere.

J'ai veu tous vos travaux ; j'ai suivy vos malheurs ,

Mes soupirs ont par tout accompagné vos pleurs ;

Tournez les yeux vers moi , je suis encor le même.

Quoi ! je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Pfiché, que vous m'aimez !
Est ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermez ?
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie ?
O mort, devois-tu prendre un dard si criminel,
Et sans aucun respect pour mon Etre éternel

Attenter à ma propre vie ?

Combien de fois, ingrata Deité,

Ai-je grossi ton noir Empire,

Par les mépris & par la cruauté

D'une orgueilleuse ou farouche Beauté ?

Combien même, s'il le faut dire,

T'ai-je immolé de fidelle Amans

A force de ravissmens ?

Va, je ne blesserai plus d'ames ;

Je ne percerai plus de cœurs,

Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs

Qui nourrissent du Ciel les immortelles flâmes,

Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux

Autant d'Amans, autant de Dieux.

Et vous, impitoyable Merc,

Qui la forcez à m'arracher

Tout ce que j'avois de plus cher,

Craignez à vôtre tour l'effet de ma colere.

Vous me voulez faire la loi,

Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi !

Vous qui portez un cœur sensible comme un autre,

Vous enviez au mien les delices du vôtre !

Mais dans ce même cœur j'enfoncerai des coups,

Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux ;

Je vous accablerai de honteuses surprises,

Et choisirai par tout à vos vœux les plus doux

Des Adonis & des Anchises,

Qui n'auront que haine pour vous.



SCÈNE V.

V E N U S , L' A M O U R ,
P S I C H E' évanouie.

L V E N U S.

A menace est respectueuse,
Et d'un Enfant qui fait le revolté
La colere présomptueuse...

L' A M O U R.

Je ne suis plus Enfant, & je l'ai trop été,
Et ma colere est juste autant qu'impetueuse,

V E N U S.

L'impetuosité s'en devoit retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L' A M O U R.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relevent de ma puissance:
Que mon Arc de la vôtre est l'unique soutien,
Que sans mes traits elle n'est rien,
Et que si les cœurs les plus braves,
En triomphe par vous se sont laissez traîner,
Vous n'avez jamais fait d'Esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes desirs;
Et si vous ne voulez perdre mille soupirs,
Songez en me voyant à la reconnoissance,

Vous qui tenez de ma puissance,
Et vôtre gloire, & vos plaisirs

V E N U S.

Comment l'avez-vous défenduë ;
Cette gloire dont vous parlez ?

Comment me l'avez-vous renduë ?
Et quand vous avez eû mes Autels desolez ,
Mes Temples violez ,

Mes honneurs ravalez ,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie ,

Comment en a-t-on veu punie

Pfiché qui me les a volez ?

Je vous ai commandé de la rendre charmée

Du plus vil de tous les Mortels ,

Qui ne daignât repondre à son ame enflâmée

Que par des rebuts éternels ,

Par les mépris les plus cruels ,

Et vous-même l'avez aimée !

Vous avez contre moi séduit des Immortels ;

C'est pour vous qu'à mes yeux les Zephirs l'ont ca-

Qu'appollon même subornée (chée,

Par un Oracle adroitement tourné

Me l'avoir si bien arrachée ,

Que si sa curiosité

Par une aveugle défiance

Ne l'eût renduë à ma vengeance ;

Elle échapoit à mon cœur irrité.

Voyez l'érat ou vôtre amour l'a mise ,

Vôtre Pfiché son ame va partir .

Voyez , & si la vôtre en est encor éprise ,

Recevez son dernier soupir.

Menacez bravez-moi , cependant qu'elle expire :

Tant d'insolence vous sied bien ,

Et je dois endurer , quoi qu'il vous plaise dire ,

Moy qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable,
Le Destin l'abandonne à tout votre courroux :

Mais soyez moins inexorable

Aux prières, aux pleurs d'un Fils à vos genoux,
Ce doit vous être un spectacle assez doux

De voir d'un œil Pâché mourante,

Et de l'autre ce Fils d'une veix suppliante

Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.

Rendez-moi ma Pâché, rendez-lui tous ses charmes.

Rendez-la, Déesse, à mes larmes,

Rendez à mon amour, rendez à ma douleur

Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VÉNUS.

Quelque amour que Pâché vous donne,

De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin :

Si le Destin me l'abandonne,

Je l'abandonne à son Destin.

Ne m'importunez plus, & dans cette infortune

Laissez là sans Vénus triompher ou périr.

L'AMOUR.

Helas ! si je vous importune,

Je ne le ferois pas, si je pouvois mourir.

VÉNUS.

Cette douleur n'est pas commune,

Qui force un Immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez par son excès si mon amour est fort.

Ne luy ferez-vous grace aucune ?

VÉNUS.

Je vous l'avoue, il me touche le cœur,

Votre amour, il désarme, il fléchit ma rigueur ;

Votre Pâché reverra la lumière.

Que je vous vai par tout faire donner d'encens
V E N U S.

Oùi, vous la reverrez dans sa beauté premiere;
Mais de vos vœux reconnoissans

Je veux la déférence entiere

Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié
Vous choisit une autre Moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grace

Je reprends toute mon audace,

Je veux Psiché, je veux sa foi:

Je veux qu'elle revive & revive pour moi,

Et rien indifférent que vôtre haine laisse,

En faveur d'une autre se passe.

Jupiter qui paroît va juger entre nous

De mes emportemens & de vôtre courroux.

Après quelques éclairs & roulemens de Tonnerre, Jupiter paroît en l'air sur son Aigle.



SCENE DERNIERE.

JUPITER, VENUS,

L'AMOUR, PSICHÉ.

V L'AMOUR.

Vous à qui seul est possible,

Pere des Dieux, Souverain des Mortels;

Fléchissez la rigueur d'une Mere inflexible

Qui sans moi n'auroit point d'Autels.

J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,

Et perds menaces & soupirs;

Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
 Dépend du monde entier l'heureuse, ou triste face ;
 Et que si Psiché perd le jour ,
 Si Psiché n'est à moi , je ne suis plus l'Amour.
 Oüy , je rompray mon Arc , je briseray mes flèches,
 J'éteindrai jusqu'à mon flambeau ,
 Je laisserai languir la Nature au tombeau ; (ches,
 Ou si je daigne aux cœurs faire encor quelques brés
 Avec ces pointes d'or qui me font obeïr
 Je vous blesserai tous la haut pour des Mortelles,
 Et ne décocheray sur elles
 Que des traits émouffez qui forcent à haïr.
 Et qui ne font que des rebelles,
 Des ingrates , & des cruelles.
 Par quelle tyrannique loi
 Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prestes,
 Et vous feray-je à tous conquêtes sur conquêtes ,
 Si vous me defendez d'en faire une pour moi ?

JUPITER.

Ma Fille , sois lui moins severe.
 Tu tiens de sa Psiché le Destin en tes mains ,
 La Parque au moindre mot va suivre ta colere ;
 Parle , & laisse toi vaincre aux tendresses de Mere ;
 Ou redoute un couroux que moy-même je crains,
 Veux-tu donner le monde en proye
 A la haine , au desordre , à la confusion ,
 Et d'un Dieu d'union ,
 D'un Dieu de douceurs & de joye
 Faire un Dieu d'amertume & de division ?
 Considere ce que nous sommes ,
 Et si les passions doivent nous dominer ;
 Plus la vengeance a de quoi plaire aux Hommes ,
 Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

P S I C H E'.

V E N U S.

Je pardonne à ce Fils rebelle !
 Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
 Qu'une misérable Mortelle ,
 L'objet de mon courroux , l'orgueilleuse Psiché ,
 Sous ombre qu'elle est un peu belle ,
 Par un Hymen dont je rougis ,
 Souille mon alliance , & le lit de mon Fils ?

J U P I T E R.

Hé bien , je la fais immortelle ,
 Afin d'y rendre tout égal.

V E N U S.

Je n'ai plus de mépris , ny de haine pour elle ,
 Et l'admetts à l'honneur de ce nœud conjugal.
 Psiché , reprenez la lumière ,
 Pour ne la reperdre jamais ,
 Jupiter a fait vôtre paix ,
 Et je quitte cette humeur fiere
 Qui s'opposoit à vos souhaits ,

P S I C H E'.

C'est donc vous , ô grande Déesse ,
 Qui redonnez la vie à ce cœur innocent !

V E N U S.

Jupiter vous fait grace , & ma colere cesse.
 Vivez , Venus l'ordonne , aimez elle y consent.

P S I C H E' à l'Amour.

Je vous revois enfin , cher objet de ma flâme !

L' A M O U R à Psiché.

Je vous possède enfin , delices de mon ame !

J U P I T E R.

Venez Amans , venez aux Cieux
 'Achever un si grand & si digne Hymenée ;
 Viens y , belle Psiché , changer de Destinée ,
 Viens prendre place au rang des Dieux.

DEux grandes Machines descendent aux deux cô-
tez de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers Vers.
Venus avec sa Suite monte dans l'une. L'Amour
avec Psiché dans l'autre, & tous ensemble remontent au
Ciel.

Les Divinités qui avoient été partagées entre Vé-
nus & son Fils, se réunissent en les voyant d'accord ;
& toutes ensemble par des Concerts, des Chants,
& des Dances, celebrent la Fête des Noces de l'A-
mour.

Appollon paroît le premier, & comme Dieu de l'Har-
monie commence à chanter pour inviter les autres Dieux
à se joindre.

R E C I T D' A P P O L L O N.

UNissons-nous, Troupe immortelle ;
Le Dieu d'Amour devient heureux Aman,
Et Venus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un Fils si charmant :
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

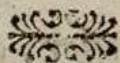
Toutes les Divinités, chantent ensemble ce Couplet à
la gloire de l'Amour.

Celebrons ce grand Jour ;
Celebrons tous une Feste si belle :
Que nos Chants en tous lieux en portent la nouvelle
Qu'ils fassent retentir le celeste séjour :

Chantons, repetons tour à tour,
Qu'il n'est point d'Ame si cruelle,
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

A P O L L O N *continuë.*

LE Dieu qui nous engage
 A lui faire la Cour,
 Defend qu'on soit trop sage.
 Les plaisirs ont leur tour,
 C'est leur plus doux usage;
 Que de finir des soins du Jour.
 La nuit est le partage
 Des yeux & de l'Amour.



Ce seroit grand dommage
 Qu'en ce charmant Séjour
 On eut un cœur sauvage.
 Les Plaisirs ont leur tour,
 C'est leur plus doux usage,
 Que de finir les soins du Jour.
 La nuit est le partage
 Des Jeux & de l'Amour.

*Deux Muses qui ont toujours évité de s'engager sous
 les Loix de l'Amour, conseillent aux Belles, qui n'ont
 point encore aimé, de s'en défendre avec soin à leur
 exemple.*

CHANSON DES MUSES.

Gardez-vous, Beutez severes,
 Les Amours font trop d'affaires,
 Craignez toujours de vous laisser charmer;
 Quand il faut que l'on soupire,
 Tout le mal n'est pas de s'enflâmer.

Le martire
De le dire
Coute plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaînes,
A tout moment on se sent alarmer;
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflâmer.
Le martire
De le dire,
Coute plus cent fois que d'aimer.

*Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que
l'Amour.*

RECIT DE BACCHUS.

SI quelquefois,
Suivant nos douces Loix,
La raison se perd & s'oublie
Ce que le Vin nous cause de folie
Commence & finit en un jour,
Mais quand un cœur est enyvré d'Amour;
Souvent c'est pour toute la vie.

*Mome declare qu'il n'a point de plus doux employ
que de médire, & que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il
n'ose se jouer.*

RECIT DE MOME.

JE cherche à médire,
Sur la Terre & dans les Cieux,
Je soumets à ma Satyre

PSICHE,

Les plus grands des Dieux.

Il n'est dans l'Univers que l'Amour qui m'étonne
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui,
Il n'appartient qu'à luy
De n'épargner personne.

ENTRÉE DE BALLET.

Composée de deux Mœnades & de deux Égipans qui suivent Bacchus.

ENTRÉE DE BALLET.

Composée de quatre Polichinelles & de deux Mattassins qui suivent Mome, & viennent joindre leur plaisanterie & leur badinage aux divertissemens de cette grande Fête.

Bacchus & Mome qui les conduisent, chantent au milieu d'eux & chacun une Chanson, Bacchus à la loüange du Vin, & Mome une Chanson enjouée sur le sujet & les avantages de la raillerie.

RECIT DE BACCHUS

Admirons le jus de la Treille:
Qu'il est puissant ! qu'il a d'attraits !
Il sert aux douceurs de la Paix,
Et dans la Guerre il fait merveille :
Mais sur tout pour les Amours,
Le Vin est d'un grand secours.

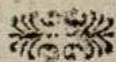
RECIT DE MOME.

Folastrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne sçaurions mie ux faire;
La raillerie est nécessaire
Dans les Jeux les plus doux.

TRAGÉDIE.

53

Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui,
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.



Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode.
On court péril d'être incommode,
Et disant trop de bien.

Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

*Mars arrive au milieu du Théâtre, suivi de sa
Troupe guerrière, qu'il excite à profiter de leur loisir,
en prenant part aux divertissemens.*

RECIT DE MARS.

L Aissons en paix toute la Terre,
Cherchons de doux amusemens;
Parmy les Jeux les plus charmans,
Mêlons l'image de la Guerre.

ENTRÉE DE BALLET.

*Suivans de Mars, qui font en dansant avec des En-
seignes une manière d'Exercice.*

DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Les Troupes différentes de la Suite d'Apollon, de
Bacchus, de Mome, & de Mars, après avoir achevé*

leurs Entrées particulieres , s'unissent ensemble , & forment la derniere Entrée qui renferme toutes les autres.

Un Chœur de toutes les Voix & de tous les Instrumens , qui sont au nombre de quarante , se joint à la Danse generale , & termine la Fête des Noces de l'Amour & de Psiché.

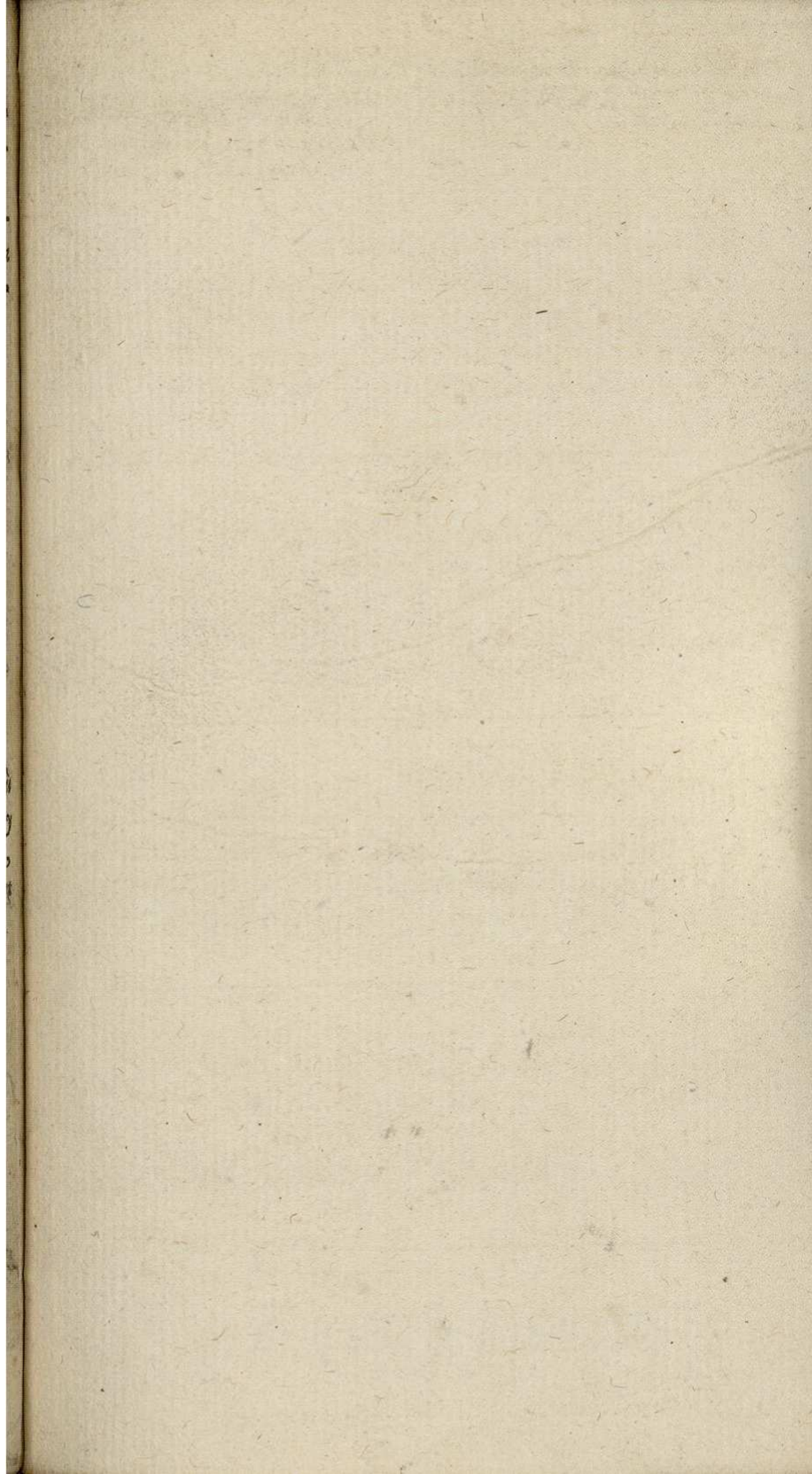
DERNIER CHOEUR.

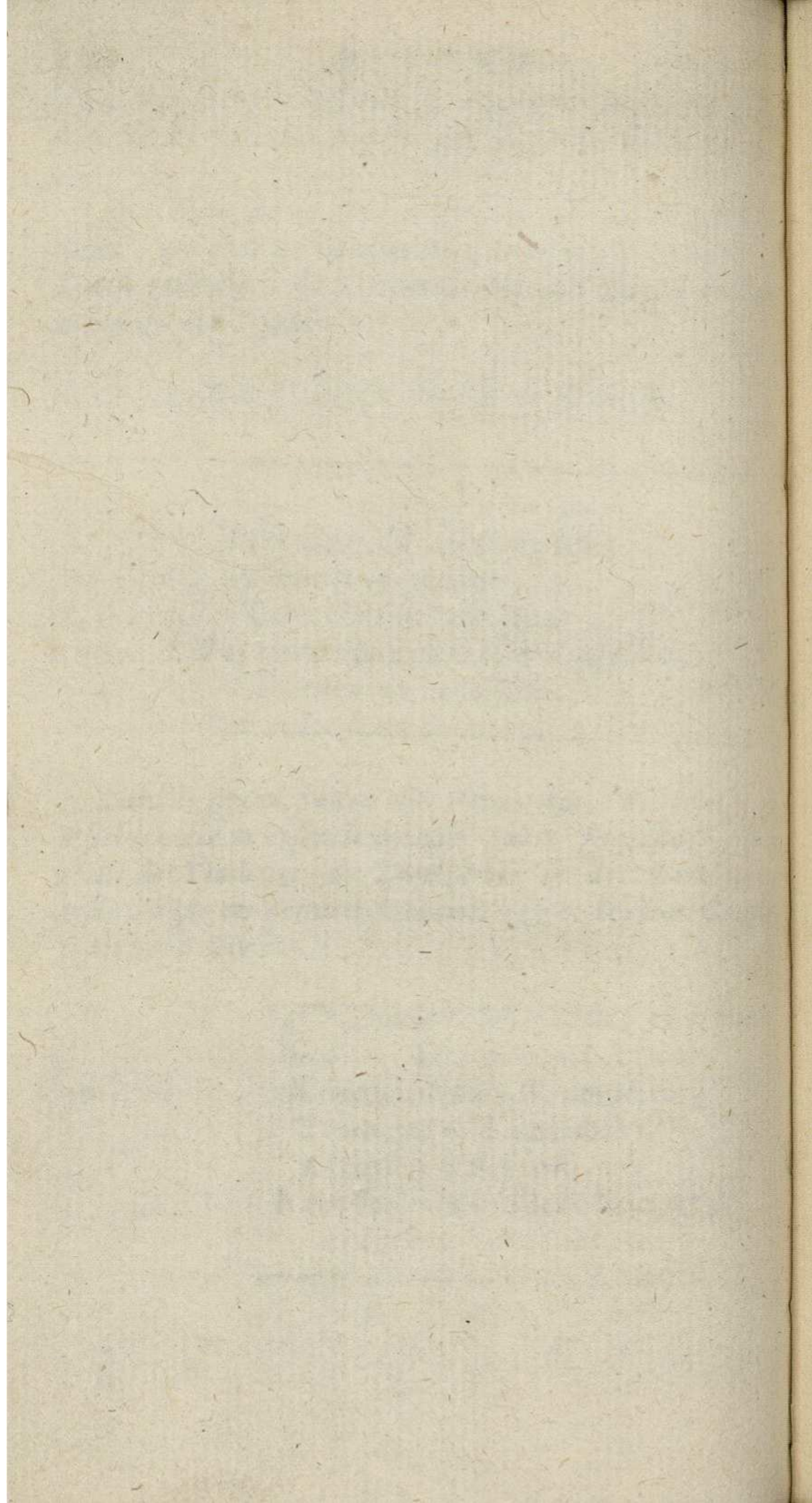
CHantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans ,
Que tout le Ciel s'empresse
A leur faire sa Cour ,
Celebrons ce beau Jour
Par mille doux chants d'allegresse ,
Celebrons ce beau Jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand Sallon du Palais des Tuilleries , où Psiché a été représentée devant Leurs Majestez , il y avoit des Timbales : des Trompettes & des Tambours , mêlez dans ces derniers Concerts ; & ce dernier Couplet se chantoit ainsi.

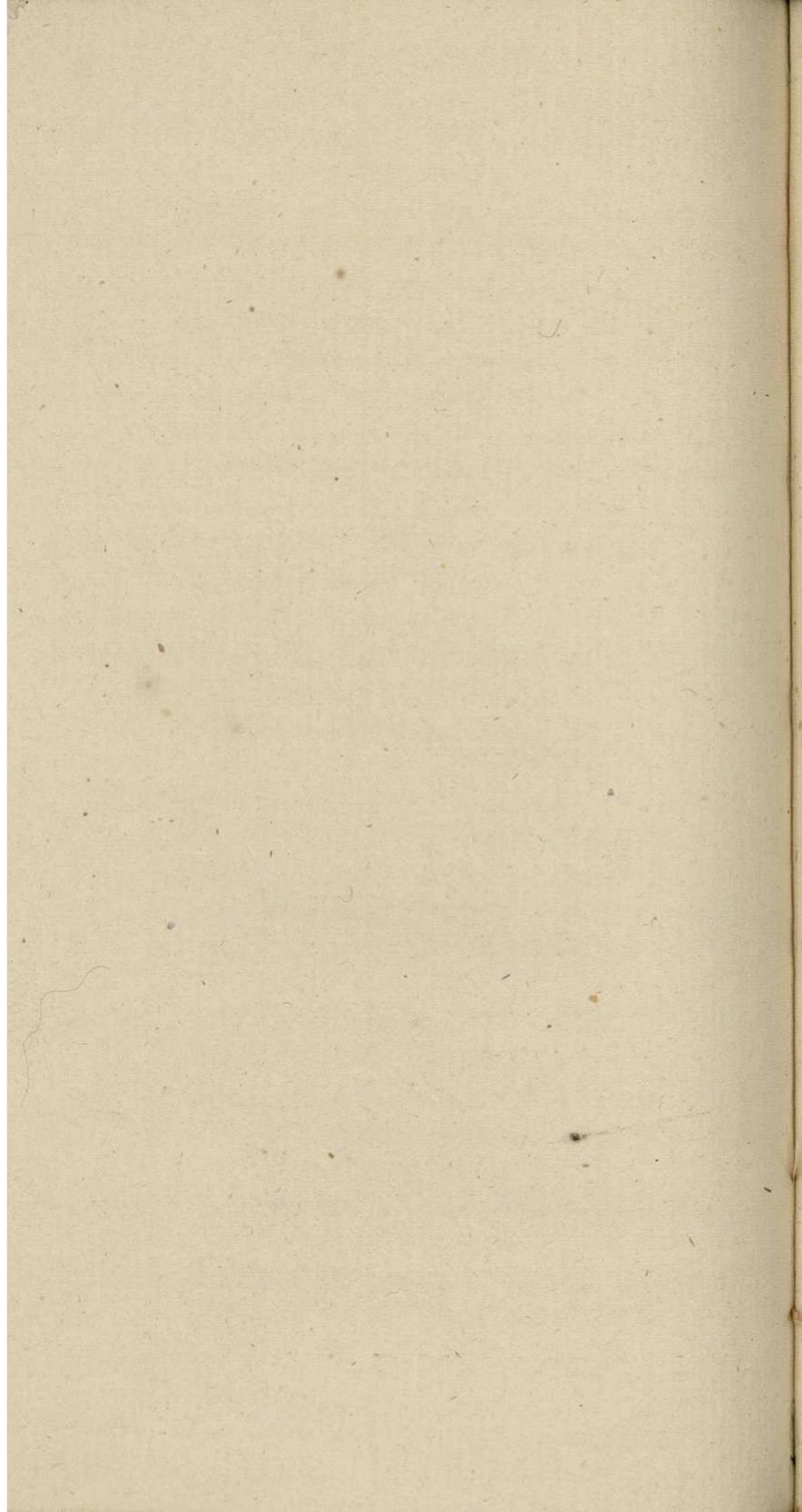
CHantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans.
Répondez-nous Trompettes ,
Timbales & Tambours :
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des Musettes ,
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des Amours.

F I N.





THE UNIVERSITY OF CHICAGO
1155 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

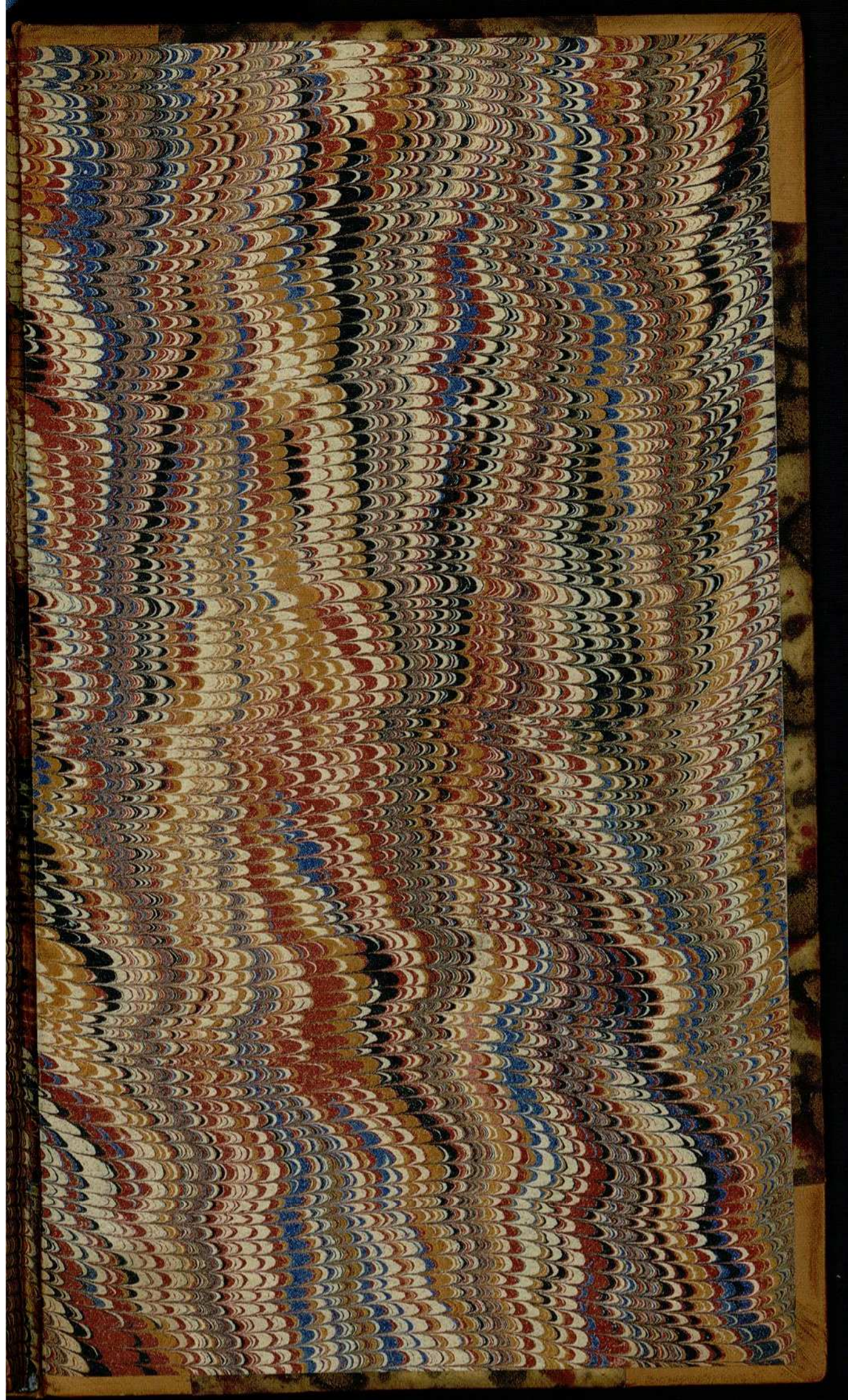


VCR 6= 11058



1156521776







11



PSICHÉ.

PARIS

1613

103